

**ENTREVUE**

**Michael Connelly  
au cœur des ténèbres**  
Page F 5



**POLICIER**

**La cabane au Canada  
de Fred Vargas**  
Page F 8



# LECTURES D'ÉTÉ

## James Joyce, la plus haute autorité.



SEBASTIAN DERUNGS REUTERS

### Rejoyce

GUYLAINE MASSOUTRE

Existe-t-il une capitale assez fantasque pour commémorer un fait qui n'existe pas? Cette ville qui célèbre un personnage imaginaire, tel un héros national, c'est Dublin, qui s'invente, depuis 50 ans, un anniversaire: celui de Leopold Bloom, arpentant la ville en une odyssée d'un seul jour, intitulée *Ulysse*. James Joyce, réinventant le grand poème d'Homère, a situé son épopée irlandaise le 16 juin 1904.

Qu'on dispute si Bloom est né Clanbrassil Street Upper ou Clanbrassil Street Lower, le fait est qu'il appartient à l'incroyable musicalité de la phrase joycienne. Il faut se mêler à la fête, parmi les milliers d'afficionados — combien ont lu Joyce? peu, sans doute —, être accueilli comme un invité au James Joyce House, pour entendre l'écrivain, enregistré à Paris. Quelle fabuleuse scansion, l'accentuation modulée et rythmée du ténor qui préfère, de justesse, devenir romancier!

Rejoyce 2004. C'est le titre donné à l'événement du Bloomsday. Tout est là, le jeu de mot et la joie du souvenir, l'union de la ville et l'imagination d'une époque toujours visible, malgré un pillulement de chantiers. Dublin, capitale de l'humour et des niveaux de langue? L'île fait chanter des bardes improvisés, en habit d'époque, à tous les coins stratégiques de la mémoire joycienne. Les rues en sont colorées; les chauffeurs de taxi ont la bouche en cœur. *«It's Bloomsday!»*

#### D'un siècle à l'autre

Dublin, 1904: en pleine reviviscence nationale, l'histoire forge des baladins qui déclament dans les pubs. Maison des écrivains, 2004: la force satirique, la mélancolie romantique, la puissance des sensations, de George Moore à Oscar Wilde, fait briller la littérature irlandaise. Que d'esprits résistants, depuis les copistes du Livre de Kells, y ont enrichi les rapports imaginaires d'une communauté avec sa mémoire! En Irlande, le mythe absorbe toute histoire collective et individuelle en une même conscience. Joyce lui-même est devenu mythique.

Il y a cent ans, le 16 juin 1904, il ne se passait rien de particulier dans Dublin. Une pauvreté effroyable gangrenait la ville — *«gloomy foggy city»*, écrit Joyce, surtout au nord de la Liffey, où, quoiqu'en pension, il connut la folie de sempiternels déménagements. Les ivrognes et les gamins traînaient dans les rues. Sa mère était morte en 1903, dans la promiscuité d'une habitation minable. Mais Joyce voulait devenir célèbre.

VOIR PAGE F 6 : REJOYCE

Depuis sa jeunesse, Victor-Lévy Beaulieu se passionne pour James Joyce. Dès les années 1960, il rédige la première version d'un essai très personnel sur Joyce. Le livre sera repris, recommencé et abandonné plusieurs fois. Son Joyce doit finalement paraître à l'automne 2005, aux Éditions Trois-Pistoles. En voici les toutes premières pages à l'occasion des célébrations qui entourent cette semaine le célèbre écrivain irlandais.

VICTOR-LÉVY  
BEAULIEU

Depuis trois jours et trois nuits, cette brume au-dessus de Trois-Pistoles, comme le licou de la juquette de la nuit ceinturant le paysage, si gris se trouve le pays natal maintenant que mon père est mort — et bien que les funérailles soient déjà du passé, le glas sonne: il ne reste jamais qu'un peu de musique triste quand s'estompe le dessin des choses.

Tout au fond du cimetière, sous les deux énormes érables à Giguère, je plante des lys et des iris sur la tombe de mon père. Je le fais parce que Mam me l'a demandé. Assise sur la chaise pliante, à côté de l'ange surplombant le bloc de granit rose, Mam me regarde sous le parapluie qu'elle tient de la main gauche — quatre-vingts ans, des yeux bleus comme de l'eau de mer, une peau de pêche dans laquelle jamais les rides ne se creuseront, un corps massif, mais des mains toutes fines, comme celles de la sainte Cécile qu'il y avait avant dans le salon du logement que nous habi-

tions à Morial-Mort.

Les lys et les iris mis en terre, je me redresse. Je n'ose pas vraiment regarder Mam. Le faisant, je devrais lui parler et je ne saurais pas quoi lui dire — pas à cause de la brume, du cimetière et de la mort de mon père. Je ne me souviens pas du jour que Mam et moi nous avons échangé quatre phrases portant sujet, verbe et complément. Nous ne sommes pas du même bord des choses. Même dans son ventre, j'étais déjà ailleurs — dans le métalangage du refus, ou de l'indifférence. Le sang maternel n'est pas toujours une transsubstantiation. Des mains qui ne touchent pas, pourtant si fines. Des lèvres qui ne caressent pas, pourtant si pulpeuses. Des seins qui se refusent, pourtant si gorgés de lait.

Je prends en main le parapluie de Mam, je lui offre mon bras et, à petits pas, nous nous éloignons de la tombe de mon père dessous les deux énormes érables à Giguère. La vieille Cadillac blanche aux grands ailerons lumineux est parquée au bout de l'allée, comme une longue corne de brume. J'aide

VOIR PAGE F 6 : JOYCE



ILLUSTRATION: TIFFET

**FIDES**  
816 PAGES • 39,95 \$  
www.editionsfides.com  
En librairie lundi

FRÈRE MARIE-VICTORIN

**MON MIROIR** **Journaux intimes • 1903-1920**

TEXTE INTÉGRAL Edition établie et annotée par Gilles Beaudet, é.c., et Lucie Jasmin

**UN JEUNE HOMME DANS LE SIÈCLE**

## LECTURE D'ÉTÉ

EN APARTÉ

## L'a b c d'Anvers

Anvers. Antwerpen en néerlandais. Sur le beau gratte-ciel de la banque KBC qui s'offre à tous les regards de la ville, un poème de Tom Lanoye court sur près de vingt étages. Une toile de 600 m<sup>2</sup>, tendue là pour toute l'année. Grâce à la plume du poète, la tour déclare ainsi son amour à la vieille flèche de la très catholique cathédrale Notre-Dame, rehaussée par Rubens, qui se trouve non loin de là.

Dès son arrivée dans la ville, le visiteur voit ce gigantesque poème-affiche rouge et noir, véritable réussite graphique, signe le plus éclatant qu'Anvers jouit cette année du statut de capitale mondiale du livre. Parrainée par l'UNESCO, cette initiative vise à développer la présence de la littérature dans nos sociétés. Après Madrid, Alexandrie, New Delhi et Anvers cette

année, l'honneur sera dévolu l'an prochain à Montréal.

Deuxième port en importance au monde, nouveau centre de la mode, capitale du diamant, Anvers brille, même si, dans son dossier noir, on continue de voir un citoyen sur trois y voter pour le Vlaams Blok, cette formation d'extrême droite qui n'a rien à envier au Front national de Jean-Marie LePen. Le Vlaams Blok, désormais deuxième force politique en Belgique flamande, représente une étonnante contradiction avec l'ouverture générale au monde qui s'affiche partout en ce pays.

Cette semaine, à Matane, une industrie anversoise de transformation de pierres précieuses a ouvert ses portes sous les vivats de

tout l'appareil politique provincial. Place forte de l'économie mondiale, Anvers n'en demeure pas moins aussi un centre culturel. Le

livre, notamment, y a toujours occupé un espace de première importance. Le maître imprimeur Christophe Plantin, à qui l'on doit aujourd'hui les caractères du même nom, y élit domicile pour devenir une sorte de Bill Gates de son temps. Même le grand Rubens, fier de la ville, mit son

talent à contribution pour illustrer les ouvrages imprimés par les célèbres presses anversoises.

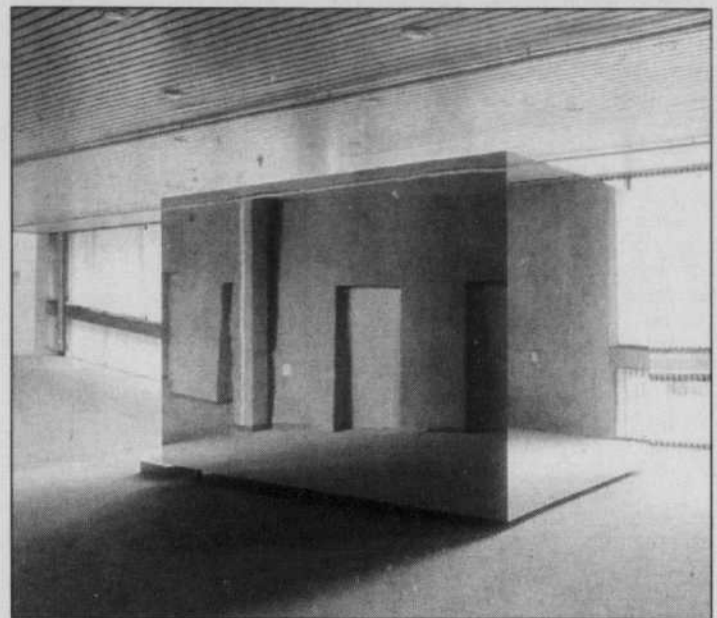
Si aujourd'hui la plupart des écrivains flamands trouvent un éditeur aux Pays-Bas plutôt qu'en leur plat pays, l'intérêt pour la lecture et pour l'univers de l'écrit en général n'a pas fléchi à Anvers. L'importante foire du livre accueille toujours au moins 200 000 visiteurs. Au printemps, la ville doit inaugurer une nouvelle bibliothèque municipale, véritable bijou installé dans un ancien édifice industriel en un centre du livre où se côtoient café et bouquinistes.

Avec un budget de 1,7 million d'euros, les organisateurs du ABC 2004 (Antwerp Book Capital) ont fait en sorte que plusieurs projets littéraires prennent la ville d'assaut tout au long de l'année: fêtes de la parole, théâtre de rue, lectures publiques, célébration des grands auteurs, concours épistolaire par téléphone portable, édition de

livres en collaboration avec des artistes, expositions, distribution gratuite de carnets vierges pour susciter l'écriture, concours de toutes sortes, et bien d'autres choses encore. On a même fait imprimer des poèmes sur les emballages du pain dont se nourrit la ville...

Mais une des plus intéressantes initiatives en faveur du livre n'est pas liée précisément à l'ensemble de ces célébrations mais bien à DeSingel, un important centre culturel situé un peu à l'écart du cœur de la ville. DeSingel est à Anvers ce que la Place des Arts est à Montréal — lieu des grandes soirées, des levers de rideau, des vedettes et des rituels de la culture bien habillée. Centre d'art international, DeSingel est un point de chute incontournable pour nombre d'artistes de la planète. Encore tout récemment, on pouvait y voir *Amélia* d'Edouard Lock.

DeSingel a mis de l'avant une fameuse idée pourtant toute simple: dans le grand hall de ce haut lieu culturel, on a installé un beau cube de métal dans lequel se trouve aménagée une bibliothèque d'un genre unique. A raison de deux rendez-vous par mois, on y invite les artistes de passage à présenter les livres qui les ont le plus marqués dans leur vie. La conférence est captée sur un DVD, mis ensuite à la disposition du public, comme les livres dont il a été question. Sur les rayons, ces livres sont tout simplement classés selon l'appartenance affective à leur célèbre parrain. Dernière personnalité culturelle à se prêter au jeu, le grand chorégraphe américain William Forsythe a parlé de l'œuvre d'Alain Robbe-Grillet comme d'une in-



SOURCE DESINGEL

À Anvers, DeSingel a mis de l'avant une fameuse idée pourtant toute simple: dans le grand hall de ce haut lieu culturel, on a installé un beau cube de métal dans lequel se trouve aménagée une bibliothèque d'un genre unique.

fluence majeure sur son œuvre récente. Bien sûr, on rêve de trouver un jour un équivalent à pareil projet dans l'ancre de notre Nouveau Monde culturel.

De quoi être sidéré. Dans son dernier numéro, *L'Actualité* propose ses suggestions de lecture pour l'été. Onze titres. Chroniques, polars, romans, historiques ou d'anticipation, comme on l'explique. Bref, de tout ou presque. Une bonne partie de l'équipe de la revue familiale à grand tirage y a mis la main. Alors, que faut-il lire? Le dernier roman d'André Makine, celui de

Jean-Christophe Rufin, *Globalia*, que plusieurs n'ont pourtant pas trouvé si bon. Aussi, le dernier Hening Mankell. Puis un bon vieux Robert Ludlum, c'est-à-dire du vieux Ludlum déguisé en nouveau. A lire, toujours selon ce magazine au papier glacé, le remarquable Hubert Mingarelli. Et puis, quelques titres encore. Mais une ligne de force saisissante se dégage de tout cela: pas un seul auteur québécois. Pas un seul. Rien du tout. A croire que, sur les 5000 titres parus au cours de l'année, il n'y aurait rien là-dedans qui soit susceptible de retenir l'attention d'un lecteur durant l'été. Sidérant.

## LIBRAIRIE BONHEUR D'OCCASION

LIVRES D'OCCASION DE QUALITÉ

- ◆ Livres d'art
- ◆ et de collections
- ◆ Canadienne
- ◆ Livres anciens et rares
- ◆ Littérature
- ◆ Philosophie
- ◆ Sciences humaines
- ◆ Service de presse

Faites-nous part de vos desiderata

4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal), Montréal

514-522-8848 1-888-522-8848

7 jours 7 soirs de 10h00 à 21h00

bonheuroccasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

## Librairie Renaud-Bray

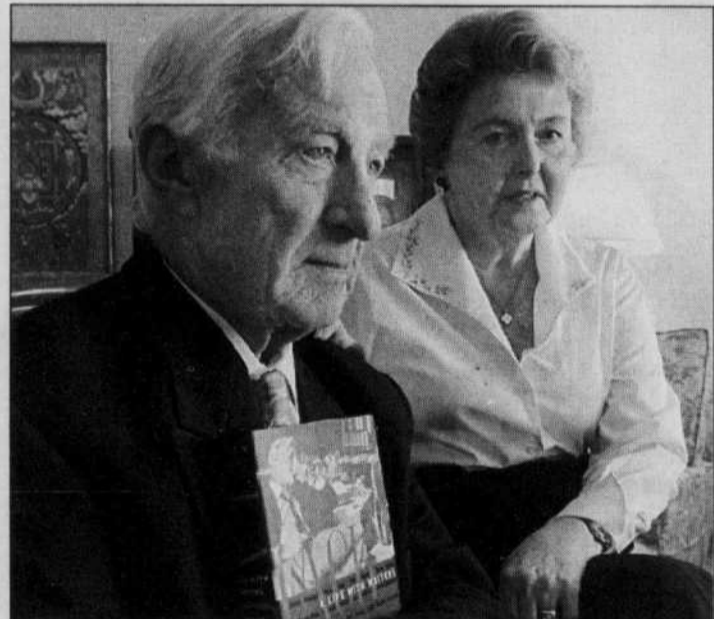
Le baromètre du livre au Québec

Palmarès des ventes  
9 au 15 juin 2004

Cette semaine Renaud-Bray a vendu 20 366 titres différents.

1	Polair	DA VINCI CODE ♥	D. BROWN	JC Lattès	13
2	Sport	LE TOUR DE FOGLIA ET CHRONIQUES FRANÇAISES ♥	P. FOGLIA	La Presse	3
3	Polair	LA NUIT EST MON ROYAUME (24 <sup>th</sup> )	M. HIGGINS CLARK	Albin Michel	5
4	Essais	LE DOSSIER NOIR DES COMMANDITES	J. KEABLE	Laclott	2
5	Polair	LOS ANGELES RIVER	M. CONNELLY	Seuil	1
6	Roman	ENSEMBLE, C'EST TOUT ♥	A. GAVALDA	Dilettante	6
7	Essais Qc	CONTES ET COMPTES DU PROF LAUZON, 1. 2	L.-P. LAUZON	Laclott	2
8	Polair	PRIÈRES POUR LA PLUIE ♥	D. LEHANE	Rivages	3
9	Polair	LA LIGNE NOIRE	J.-C. GRANGÉ	Albin Michel	4
10	Flore Qc	LES JARDINS DE MÉTIS ♥	A. REFORM	L'Homme	3
11	Cuisine	BARBECUE ♥	RACHLEN/SCHNEIDER	L'Homme	112
12	Psychologie	QUÉRIR ♥	SERVAN-SCHREIBER	Robert Laffont	61
13	Roman Qc	L'HISTOIRE DE PI ♥	Y. MARTEL	XYZ éd.	44
14	Jeunesse	HARRY POTTER ET L'ORDRE DU PHÉnix ♥ (34 <sup>th</sup> )	J. K. ROWLING	Gallimard	29
15	Roman	LA PROCHAINE FOIS	M. LÉVY	Robert Laffont	15
16	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ? ♥	J. SPENCER	Michel Lafon	184
17	Roman	LA NUIT DE L'ORACLE ♥	P. AJUSTER	Laméac/Actes Sud	11
18	Polair	UNE AMITIÉ ABSOLUE ♥	J. LE CARRÉ	Seuil	7
19	Cuisine	RECETTES D'ÉTÉ	COLLECTIF	Marabout	5
20	Psychologie	LES TREMBLEMENTS INTÉRIEURS	D. DUFOUR	L'Homme	71
21	Roman Qc	ET QUOI ENCORE !	D. BOMBARDIER	Albin Michel	5
22	Roman	COUCHER DE SOLEIL À SAINT-TROPEZ	D. STEEL	Presses de la Cité	3
23	Polair	THE DA VINCI CODE ♥	D. BROWN	Doubleday	63

## Jack McClelland (1922-2004)



PRESSE CANADIENNE

LE MONDE de l'édition canadienne-anglaise est en deuil. L'éditeur Jack McClelland est mort lundi à 81 ans. L'homme était connu pour son infatigable dévouement envers les lettres, à qui il a donné un souffle jusque-là inégal au pays. Selon Farley Mowat, qu'il a également publié, Jack McClelland estimait que son travail devait améliorer la condition humaine.

## L'œil de Pound sur Ulysse

RENÉ DE CECCATTY

D' Ezra Pound, on conserve l'image que Pasolini capta dans une interview télévisée demeurée célèbre, celle d'un vieillard tentant de redonner une cohérence à une vie de poète que l'histoire du fascisme avait, pour le moins, bousculée et détournée. Le rebelle Pasolini ne pouvait que se passionner pour ce reflet inversé de ses propres passions politiques. Mais avant que la folie ne le saisisse, Pound, dans les années 1920, manifesta l'acuité de son jugement sur le monde littéraire en publiant régulièrement, pour la revue américaine *The Dial*, des *Lettres de Paris*, qui viennent d'être rééditées.

Joyce, qui lui fut signalé par Yeats, y tient une place importante. On sait le rôle que Pound joua pour soutenir la rédaction et la publication d'*Ulysse*. Dès qu'il prit connaissance des premiers poèmes de Joyce, en 1913, il voulut les faire connaître. Leur amitié littéraire n'eut pas d'éclipse. Après avoir lu *Gens de Dublin*, et sachant Joyce atelé à l'élaboration de son projet romanesque, Pound écrivait: «Il a écrit un roman et je suis absolument

prêt à parier tout ce que j'ai au monde de ce roman restera.»

Pound fit obtenir une bourse à Joyce, favorisa la parution d'*Ulysse* en revue, mais ce n'est qu'en 1920 que les deux écrivains se rencontrèrent. «Un paquet d'électricité aux décharges imprévisibles», c'est ainsi que Joyce décrivit son bienfaiteur (cité par John Tytell, dans *Esra Pound, le volcan solitaire*, Le Rocher, 2002). Prenant un style paysan, Pound, de son côté, lui avait écrit: «J'ai croisé un vol d'oiseaux déguisés. Vous pouvez m'en croire, j'm'y connais.» Les *Lettres de Paris* ne sont, bien entendu, pas toutes consacrées à Joyce. Les dadaïstes y sont en bonne place, ainsi que de nombreux poètes mineurs dont Pound commente le «vers libre». Mais aussi bien «le nouveau Proust, ou le nouveau morceau de Proust» (il s'agit de *Sodomie et Gomorrah*). Heureuse époque où un critique s'appelle Pound et les auteurs recensés, Cocteau, Valéry et Proust, lequel est comparé à Henry James: «L'on doit peut-être mettre sa fierté nationale dans sa poche et admettre que Proust a dépassé le regret Henry James dans ce dîner...» Pound oppose la vue globale et minutieuse de Proust, décrivant «la sphère du monde», à l'art de James «toujours à l'autre bout du studio, peignant avec un pinceau à long manche».

C'est en mai 1922 que Pound dédie sa chronique à *Ulysse* et lance sa sentence: «Joyce a repris l'art d'écrire là où Flaubert l'avait laissé.» Et cela continue sur ce ton: «Ulysse a plus de forme que n'importe quel roman de Flaubert.» Et voilà Bloom mis dans la balance avec Pécuchet. Et Sterne, et Rabelais, et Proust, et James bien sûr encore. Quelque chose d'essentiel se produit en littérature. Il faudrait citer tout entier cette admirable critique, où est vilipendée la censure américaine. «Nous sommes gouvernés par des mots, des lois sont taillées dans des mots, et la littérature est le seul moyen pour garder ces mots vivants et précis.»

## LETTRES DE PARIS

Ezra Pound  
Traduit par Marie Milési  
Éditions Virgile  
Fontaine-les-Dijon (France),  
2004, 160 pages

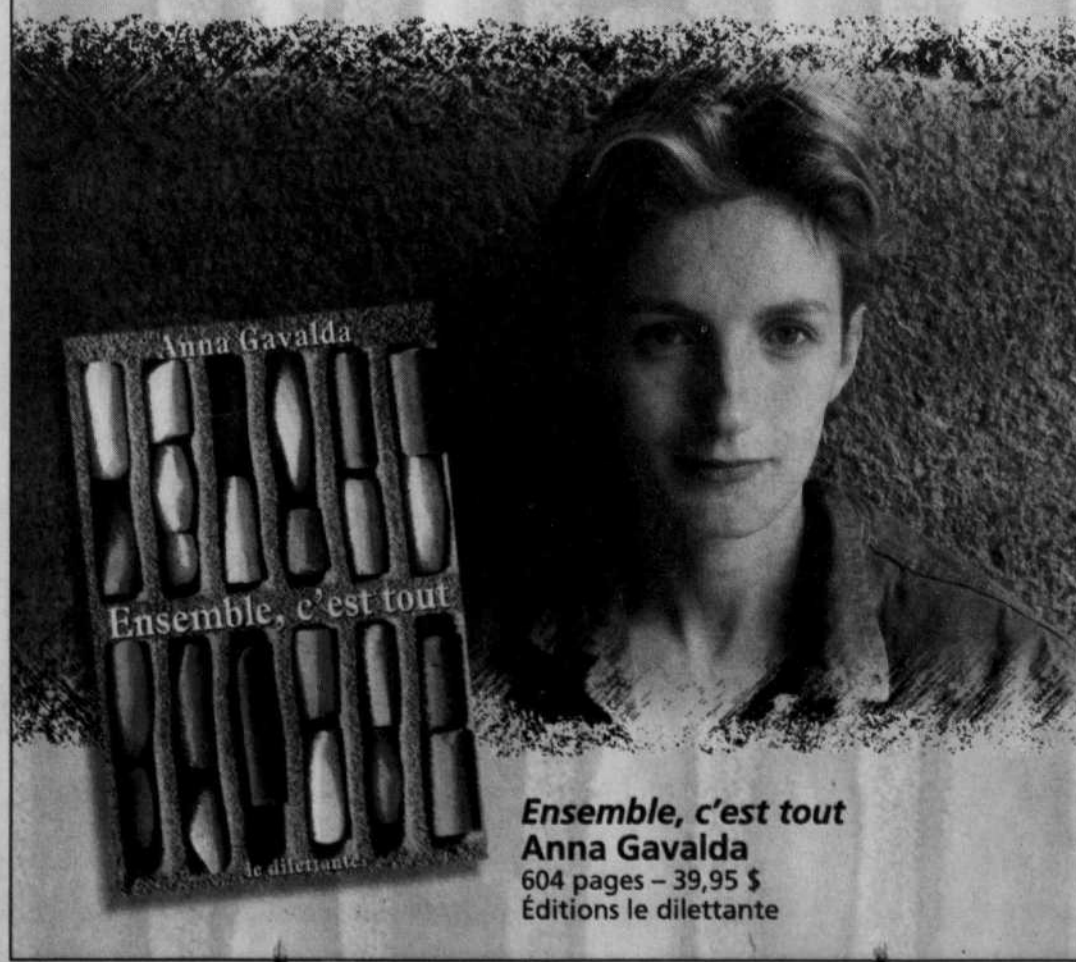
## ÉCHOS

## Prix Richard-Arès

La Ligue d'Action nationale, responsable de la revue quasi centenaire *L'Action nationale*, accorde cette année le prix Richard-Arès à Anne Légaré pour son livre intitulé *Le Québec, otage de ses alliés*, publié chez VLB éditeur. Dans ce livre, l'auteure fait part de son expérience personnelle autant que de ses analyses sur la situation politique du Québec aux États-Unis, plus particulièrement à Washington où elle fut déléguée à l'époque du dernier référendum. — *Le Devoir*

« Il n'y a pas 5 raisons de lire ce livre, il y en a 604. »

Frédéric Beigbeder



Ensemble, c'est tout  
Anna Gavalda  
604 pages – 39,95 \$  
Éditions le dilettante

Pour la fête des pères...  
le palmarès Renaud-Bray,  
des idées-cadeaux à la carte.

En cas de doute,  
offrez un  
chèque-cadeau !



24	Roman	L'OMBRE DU VENT ♥	C. RUIZ ZAFON	Grasset	4
25	B.D. Qc	PAUL EN APPARTEMENT ♥	M. RABAGLIATI	La Pastèque	7
26	Santé	MÉNopause, NUTRITION ET SANTÉ ♥	L. LAMBERT-LAGACE	L'Homme	8
27	Roman	MALAVITA	T. BENACQUISTA	Gallimard	10
28	Histoire	IGOUR I ♥	S. BADSEY	Atlas	2
29	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT ♥	E. TOLLE	Ariane	192
30	Psycho. Qc	DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ	P. MORENCY	Transcontinental	84
31	Roman	PASCALE ♥	F. DE LUCA	Varia	43
32	Roman	MAKTUB	P. COELHO	Anne Carrière	9
33	Essai	TOUTS AUX ABRIS ! ♥	M. MOORE	Boreál	16
34	Faune	LES OISEAUX DU QUÉBEC ET DE L'EST DE L'AMÉRIQUE DU NORD	R. T. PETERSON	Broquet	11
35	Roman	LES COLORIÉS	A. JARDIN	Gallimard	10
36	Roman	ÉCOUTE-MOI ♥	M. MAZZANTINI	Robert Laffont	18
37	Polair	NEW-YORK BRÔLE-T-IL ?	COLLINS/LAPIERRE	Robert Laffont	9
38	Biographie	MÉMOIRES ♥	F. PAHLAVI	XO éd.	18
39	Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI ! ♥	T. D'ANSEMBOURG	L'Homme	178
40	Polair	CRACKING THE DA VINCI'S CODE	S. COX	Sterling	5
41	Roman Qc	ÉCHECS AMOUREUX ET AUTRES NIAISERIES	M. SIMARD	Stanké	10
42	B.D.	KID PADDLE, n° 9 - Boing ! Boing ! Bunk !	MIDAM	Dupuis	13
43	B.D.	GARFIELD, t. 38 - Chat Académie	J. DAVIS	Dargaud	12
44	Polair	LA SALLE DES MEURTRES	P. D. JAMES	Fayard	1
45	Essais Qc	BIEN COMMUN RECHERCHÉ	F. DAVID	Écosociété	5

♥ Coup de Cœur RB ■ Nouvelle entrée

Nombre de semaines depuis parution

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.

Un réseau de 25 librairies au Québec  
www.renaud-bray.com

## • LECTURE D'ÉTÉ •

## Poussière d'élève

Ouille! Il ne fait pas bon avoir seize ans, seize ans et demi, quand «le rouleau compresseur de la semaine de quarante heures à l'école» vous écrase. *Album des finissants*, la première œuvre de fiction de Mathieu Arsenault, exprime sur un ton moderne et nerveux le désarroi des élèves du secondaire. Dans une succession de monologues qui correspondent à la vision éclatée de leur réalité, le jeune romancier — il n'a pas trente ans — à l'esprit ludique métamorphose leur plainte en un festin poétique et en un feu d'artifice verbal. Expérimentateur formel, il s'enivre de mots et hypnotise le lecteur avec une écriture presque hallucinatoire.



Suzanne Giguère

on a cent pour cent on reste un puits de par cœur fini qui s'évapore» —, ils vivent entre la terreur de l'échec et les remontrances des parents: «tes notes c'est tout ce que t'as mon grand garçon fais pas honte à ton éducation». Las de leurs efforts patriotiques, ils trouvent ça difficile de vivre uniquement dans le savoir et pas ailleurs: «[...] à l'époque de la performance les américains sont aux portes avec les idées noires et moi je reste tout le soir et la nuit à travailler mes devoirs pas possibles pour que mon pays reste compétitif».

Acérés («oui père ta fille va devenir un homme méprisant du "corporate world" quelqu'un de sensible et d'humain uniquement à la fin des opéras et de généreuse à la maison»), indomptables, insoumis, indociles, railleurs («c'est quand même la grosse connerie de nous faire croire que mettre un veston cravate et bien parler c'est être responsable politiquement»), désespérés («je vais finir mes livres dans mes phrases dans mes livres dans mon sac fermé sur le bord du mur tandis que j'agonise»), absolus («je suis écoeuvée des fois mais pas longtemps je me déteste des fois mais pas longtemps, je voudrais me suicider des fois mais pas longtemps»), rageurs et impuissants, insolents, impatientes, fru (frustrés), ils n'ont plus le temps de vivre: «comment est-ce que vous voulez qu'on vive des passions quand on passe tout notre temps à travailler dans nos exercices».

Ils se sentent lâches, bêtes et stupides, pauvres en opinion et misérables comme leur époque, ils angoissent face à l'avenir, ils ont peur de ne pas réussir, de finir la course «en tombant dans le vide». Déprimés, («je suis un bon à rien qui aurait jamais dû venir au monde mais qu'on va le toffer pareil parce qu'il faut bien se défouler sur quelque chose»), fatigués, assommés par les tests et les travaux, ils ont parfois les nerfs qui lâchent, tige par tige jusqu'au noir affectif... «poussières d'élèves».

Ados lyriques, contemplatifs, sensuels, ils passent des heures à parler de celui ou de celle qui a mis le feu à leur cœur, à cacher leurs émois et leurs fantasmes dans les carrés quadrillés du papier de leur cahier «claire fontaine»: «Serre-moi très fort jusqu'à ce que ça se calme c'est-à-dire jamais», «ta photo dans mon casier est mon unique maison», «mon cœur qui palpite près du tien



Mathieu Arsenault

cent quarante battements par minute». Leurs débordements amoureux prennent quelquefois une tournure insolite et drôle: «je te dis que c'est pas long que les formules prennent de la vitesse que les x des équations deviennent des becs partout sur ton corps à la fin de mes lettres». Il traîne dans l'air le parfum du poème de Rimbaud *On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans*: «Nuit de juin! Dix-sept ans! / On se laisse griser / La sève est du champagne et vous monte à la tête / On divague / on se sent aux lèvres un baiser / Qui palpite là...»

Dans un ultime sursaut, face à la planète Terre plongée en pleine folie meurtrière, ils se mettent à douter de tout, surtout de l'amour. Leur lucidité est dévastatrice: «L'amour c'est tellement une grande chose qui unit les gens qu'on fait semblant d'y croire qu'on embarque dedans sans condition sans distinction jusqu'à ce que l'amour craque statue grise elle aussi effacée par la pluie craquée par le gel et le dégel.»

Enfin, c'est dans l'apaisement, sur une note à la fois rêveuse et souriante, que s'achève leur chant.

## Jongleur de mots

Loin des grandes fresques et des intrigues bien ficelées, Mathieu Arsenault fait un joyeux pied de nez aux conventions romanesques. Il

fragmente son roman en cent quarante prises de paroles sans ponctuation, créant ainsi l'illusion que les adolescents flottent dans leurs pensées. Il jongle avec des jeux de mots, il crée des néologismes loufoques, il s'inspire de formules poétiques ou romanesques d'écrivains québécois et américains qu'il trafique, il multiplie les décalages incongrus, entraîne le lecteur dans une farandole de phrases rythmées, réveillant du coup son imagination. Pour apprécier la prouesse littéraire du Petit Mathieu de la langue française (hiha!), il est recommandé de lire *Album des finissants* avec lenteur. Pour le plaisir de voir fermenter les mots sur la page.

## ALBUM DE FINISSANTS

Mathieu Arsenault

Triptyque

Montréal, 2004, 148 pages

## À glisser dans la poche, l'été (2)

JOHANNE JARRY

Partir sur les routes en écoutant les Rolling Stones? On peut accompagner ce programme musical de *Rolling Stones, une biographie* (Le Livre de poche). L'écrivain français François Bon, fan avoué du groupe, intègre son implication émotive à son travail de biographe (tout en maintenant la distance en écrivant au «on») pour voir comment cette musique a profondément marqué et accompagné toute une génération. Une approche singulière.

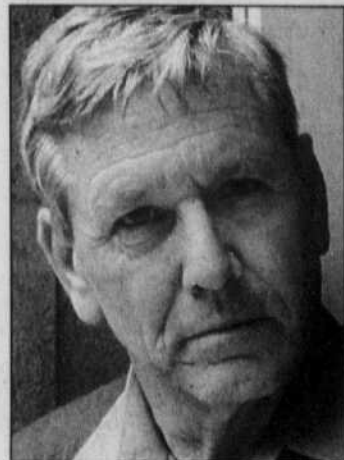
Publié en 1837, *Pérégrinations d'une paria* est le journal que rédige Flora Tristan (1833 et 1834) alors qu'elle vient de quitter un mari violent et tente de retracer son histoire familiale au Pérou, pays de son père. Comment perçoit-elle le peuple qu'elle découvre? Point de vue d'une femme engagée sur le monde. Enfin, pour les amateurs de roman historique, signalons *Imprimatur* (Pocket) de Rita Monaldi et Francesco Sorti. En 1683, un homme est trouvé mort dans une auberge placée en quarantaine à Rome. L'aubergiste et un abbé se mettent en tête de trouver le coupable. Leur curiosité les mène dans les souterrains de Rome, au Vatican et jusqu'à la cour de Louis XIV.

## Ailleurs

«[...] et il me semblait que ma vie n'avait été qu'une succession de petites Afriques qui se refermaient derrière moi et que je quittais pour toujours.» Dans *Corse* (Points), l'écrivain Jean-Noël Pancrazi retrace le chemin emprunté à la suite du décès de son père, récit accompagné de photographies de Raymond Depardon, qui parcourt (de son côté) le pays avec une femme qu'il rêve d'aimer. Ses photographies désertiques en noir et blanc rendent le vide auquel chacun est confronté. Un livre grave et inspirant.

Les hommes, les femmes, l'amour, et surtout les silences qui se greffent au couple qu'ils forment et qui, matin après matin, se défait à force d'habitudes; c'est dans cet espace que nous entraîne *Bangkok* (Petite bibliothèque, Éditions de l'Olivier), le court et dense recueil de nouvelles de James Salter. Tout aussi prenant: *Un amant de fortune* (Le Livre de poche) de Nadine Gordimer. En Afrique du Sud, une jeune femme plutôt rebelle (blanche et riche) s'éprend d'un mécanicien (immigré arabe illégal). Un roman incisif et stylisé.

Terminons avec *Une panthère dans la cave* (Folio), où l'écrivain israélien Amos Oz raconte sur un ton souvent ironique l'histoire d'un adolescent qui vit à Jérusalem à la fin des années 40. Ce jeune homme, qui rêve pourtant de résistance, devient l'ami d'un sergent britannique, une amitié qui transforme son point de vue sur les autres et sur lui-même. À lire aussi, du même auteur, *Les Deux Morts de ma grand-mère* (Folio), recueil de textes où Amos Oz réfléchit sur son lien à la création et au pays qu'il habite.



SOURCE GALLIMARD

L'écrivain israélien Amos Oz.

## L'internationale des poches

Ils insultent l'école mais en eux tout la respire. Ils écoutent les opinions des adultes en tremblant. Ils entonnent «l'internationale des poches» dans le but de faire entendre clairement leur révolte contre l'éternel ordre des choses. Ils ont peur d'être maladroits, de tout compromettre, de rater leur vie. Ils ont déjà perdu quelques illusions sur la marche du monde et de l'amour. Ils ont la hantise d'aimer mais ils deviennent amoureux sur un simple regard, un simple retournement. Ils fantasment et se perdent dans des rêveries amoureuses. Bref, ce sont des adolescents ardents qui brûlent de l'intérieur.

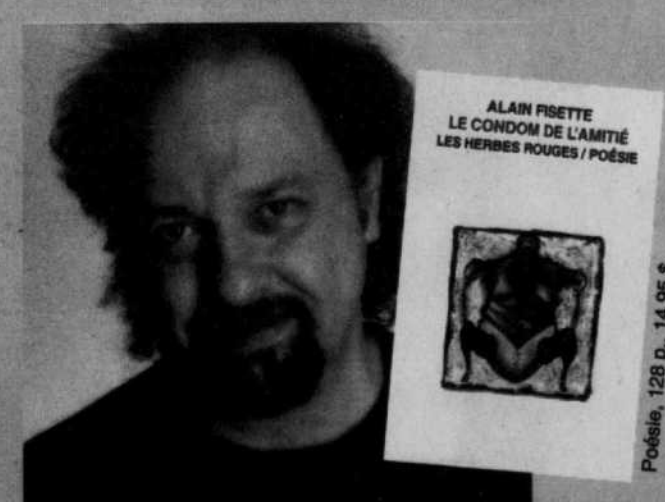
À l'école, plusieurs l'affirment avec sérénité, la connaissance entraîne la jubilation: «les deux mains dans le dictionnaire c'est la joie on s'en beurre les doigts d'encre jusque dans la face j'ai les pieds qui s'étreignent de plaisir sous le bureau». Mais rapidement stressés par les performances scolaires — peut-on avoir plus haut que «20/20 A+ 100 %... on gagne jamais quand bien même

Marc Robitaille



De l'auteur de *Des histoires d'hiver*, avec des rues, des écoles et du hockey.

Les 400 coups

ALAIN FISETTE  
Le Condom de l'amitié

«Notre immensité tient toujours dans la paume d'un autre»

LES HERBES ROUGES / POÉSIE

ANNE LEGARÉ  
Le Québec  
otage de ses alliésLes relations du Québec  
avec la France et les États-Unis

Essai • 330 p. • 26,95 \$

vib éditeur

Félicitations à  
M<sup>me</sup> ANNE  
LEGARÉLauréate du prix  
Richard-Arès 2004  
pour son ouvrageLe Québec  
otage de ses alliés

vib éditeur

www.edvib.com

le nouveau  
FRED VARGASLe commissaire Adamsberg  
au banc des accusés!Sous les vents de Neptune  
Éditions Viviane Hamy  
442 pages - 34,95 \$

LECTURE D'ÉTÉ

LITTÉRATURE CANADIENNE

Sourires du récit noir

CATHERINE MORENCY

L'an dernier, les Éditions du Boréal faisaient découvrir aux Québécois l'une des voix canadiennes les plus originales: celle de Douglas Glover. *Le Pas de l'ourse*, roman à la fois historique, satirique et merveilleux, nous a mis la puce à l'oreille et la parution de son plus récent livre, *Seize sortes de désir*, était attendue.

Cette fois, Glover a élu la forme du recueil de nouvelles. Plutôt longues (mais non moins mordantes), ces dernières, au nombre de onze, sont assemblées comme autant de pièces dans un chapelet, chaque texte se voulant l'étape d'un chemin de croix iconoclaste

et geste fondateur d'un livre qui ne s'écrit pas en dehors d'un certain rituel. Car Glover — nous l'avions découvert dans son premier roman traduit en français — joue sans cesse sur la mince frontière qui sépare croyance et scepticisme, déclinant les horreurs comme les bontés de la vie humaine sur le même ton tantôt contemplatif, tantôt scabreux. Aussi ces nouvelles — en peignant les méandres vers lesquels entraîne souvent l'amour — nous tiennent-elles constamment à proximité d'un paradoxe essentiel: pourquoi aimer si cela finit toujours par une blessure?

Lorsqu'elle émet sa théorie sur les seize catégories de désir qui assaillent le monde, sœur Marie Bunt-

line synthétise les passions teintées d'impuissance qui animent tous les personnages du recueil. «Il n'y a pas de fin au désir. Elle dit que les empeureurs mayas se coupaient le pénis, et qu'ils lavaient leurs autels avec du sang. Elle dit que dans un pays qu'on appelle le Pérou, on étranguait les enfants et on les abandonnait au sommet des montagnes. Et dans la Carthage antique, on jetait les bébés dans le feu de Baal. Parce que, comme nous, les dieux sont insatiables. La vie, elle dit, c'est une affaire de chagrin.» Si Glover ne nous transporte pas dans ces contrées mythiques, il sait se faire convaincant en trempant dans le familier et excelle à démontrer qu'il est possible de vivre malheureux partout sur la terre. Dans des bleds tous aussi déprimants les uns que les autres, les personnages de *Seize sortes de désir* distillent leur ennui sans penser un instant que l'avenir de l'homme résidant peut-être dans l'introspection comme dans la réflexion.

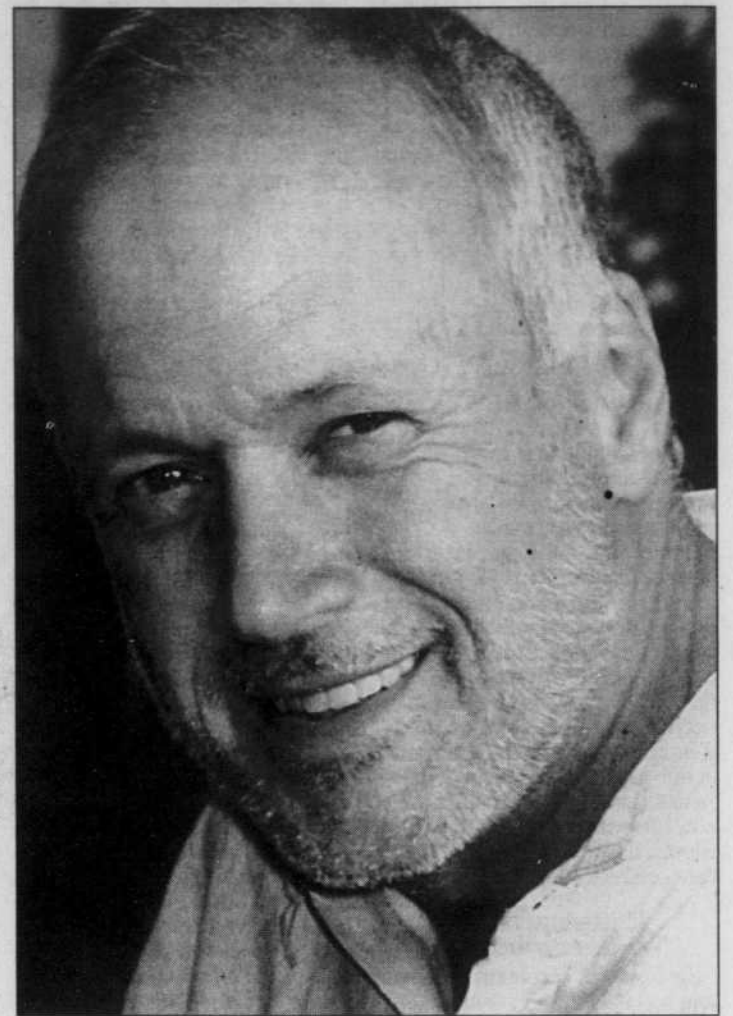
Emblématique de la désillusion chronique qui assaille l'univers glovérien, le personnage d'Iglaf, ce vieux clown sympathique à qui l'on ne pardonne pas d'avoir construit sa vie autour de la défaite. «Il fonda quantité de regroupements d'écrivains que fréquentaient surtout des jeunes filles sérieuses et de jeunes hommes introvertis. Iglaf adorait leur instiller son propre rêve de noble échec, sa propre incapacité à gravir les plus hauts sommets, leur insuffler le sentiment poignant de leur insupportable médiocrité, de leur avenir littéraire voué à l'inévitable échec cana-

dien. Il aimait plus que tout rendre ses étudiants misérables tout en donnant l'impression qu'il soutenait leurs misérables aspirations.»

Assassins de leurs propres talents en même temps que des possibilités que peut offrir l'existence si l'on accepte qu'elle n'est pas nécessairement stérile, les amoureux de Glover sont inquiets, vengeurs, blasés, voire parfois morbides. Auteurs ratés pour la plupart, ils semblent résolus à subir leur sort: passer de déconfiture en déconvenue avec comme seul espoir une mort pas trop glauque dans l'un des recoins de Ragged Point ou de Bâton-Rouge. Et si parfois une aspiration veut avoir le dessus sur l'apitoiement, elle se dilate bien timidement au-dessus du charnier que Glover, en fin ironiste, compose avec un plaisir apparent, comme si l'écrivain s'habillait toujours d'un naturel malicieux. «Il ne m'a jamais demandé pardon, ce qui en soit est un soulagement», fait-il dire à la femme d'un romancier bidon qui l'a laissée seule avec des jumeaux sur les bras. «Je ne tiens pas à ce que le père de mes enfants soit un type qui passe son temps à s'excuser pour les dégâts qu'il a causés en voulant simplement suivre sa voie. Il y a trop de monde qui s'excuse de nos jours, et pas assez d'hommes et de femmes qui laissent tout tomber pour suivre leur cœur.»

SEIZE SORTES DE DESIR

Douglas Glover  
Éditions du Boréal  
Montréal, 2004, 306 pages



Douglas Glover

VON ROSK / BORÉAL

Olivieri  
librairie • bistro

C'EST EN LIBRAIRIE

QU'ON TROUVE CE QUE L'ON CHERCHE

QU'ON COMMANDE CE QUI NOUS PLAÎT

QU'ON DÉCOUVRE DES MILLIERS DE LIVRES

C'EST EN LIBRAIRIE QU'ON RENCONTRE DES LIBRAIRES...

J'ai pas le temps, je m'en vais lire...

Librairie indépendante  
5219, Côte-des-Neiges  
Métro Côte-des-Neiges  
tél.: 739-3639  
service@librairieolivieri.com

ESSAI LITTÉRAIRE

L'écrivain fictif québécois

CHRISTIAN DESMEULES

«Métaphore par excellence de l'homme et de la femme d'aujourd'hui», écrit Jacques Alard dans sa préface à l'ouvrage, l'écrivain comme personnage de fiction est une mine d'or littéraire. C'est dire toute la résonance sociale et collective que soulève l'acte d'écrire — ou de ne pas écrire — au pays du Québec. Et c'est toute

la richesse du rapport conflictuel entre réalité et fiction qui est convoqué par Roseline Tremblay dans *L'Écrivain imaginaire: essai sur le roman québécois 1960-1995*.

Entre 1960 et 1995, 158 des romans du corpus québécois contiennent un personnage d'écrivain; 22 de ces œuvres ont été retenues par Roseline Tremblay pour les fins de son analyse. Jacques Poulin, Marie-Claire Blais, Michel Tremblay, Gilbert

Larocque, Hubert Aquin, Victor-Lévy Beaulieu, Réjean Ducharme ou Robert Lalonde sont convoqués, leurs œuvres passées au peigne fin d'une lecture intelligente et sensible. Au moyen d'une méthodologie à la fois rigoureuse et originale prenant appui sur l'approche sociocritique de Claude Duchet, l'auteur — qui est aujourd'hui professeur de littérature québécoise et française à la St. Lawrence

University (New York) — y prolonge et dépasse, d'une certaine façon, le travail essentiel d'André Belleau et de son *Romancier fictif: essai sur la représentation de l'écrivain dans le roman québécois* (1980, réédité chez Nota Bene en 1999), qui était également une thèse de doctorat.

Un ouvrage incontournable pour tous ceux qui s'intéressent de près à la littérature d'ici

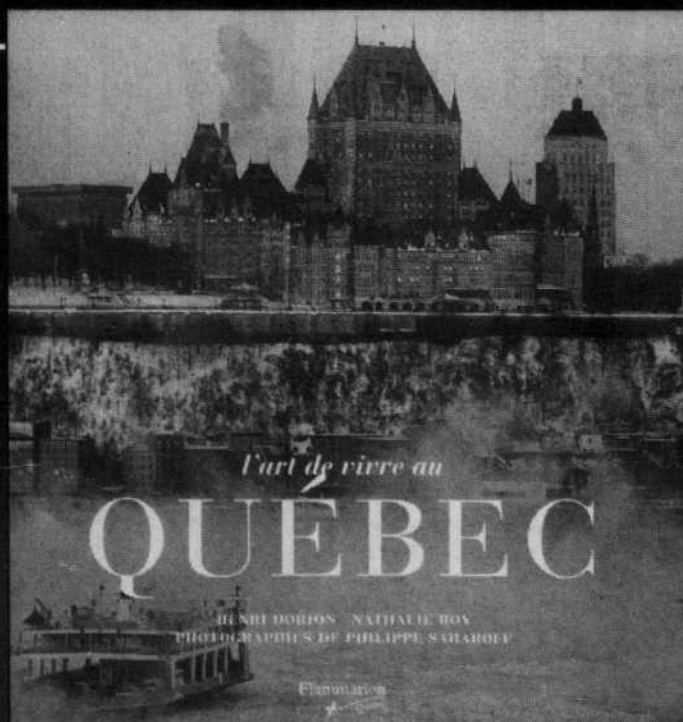
Roseline Tremblay nous offre sa propre typologie (ou épistémè) du personnage de roman québécois, consacrant à chacun une étude particulière: le Perdant, l'Aventurier, le Porte-parole, l'Iconoclaste et le Névrosé. Là où André Belleau s'attachait à la représentation profondément conflictuelle de la fonction d'écrire dans la société québécoise, Roseline Tremblay propose de façon passionnante d'élargir la question en traçant le parcours d'une certaine évolution de l'acte d'écrire au sein de la société québécoise, depuis la «collectivisation» de la parole littéraire et les «grandes retrouvailles» des années soixante et soixante-dix.

Un important jalon de la recherche littéraire contemporaine et un ouvrage incontournable pour tous ceux qui s'intéressent de près à la littérature d'ici. Car elles sont rares, les études aussi englobantes que *L'Écrivain imaginaire*. Riche et stimulant.

L'ÉCRIVAIN IMAGINAIRE

ESSAI SUR LE ROMAN QUÉBÉCOIS 1960-1995  
Roseline Tremblay  
Hurtubise HMH/Cahiers du Québec, coll. «Littérature»  
Montréal, 2004, 608 pages

ENFIN LE QUÉBEC DANS CETTE PRESTIGIEUSE COLLECTION!



Paysages par Henri Dorion

Intérieurs et Rendez-vous par Nathalie Roy

Plus de 250 photographies de Philippe Saharoff

Un carnet d'adresses complète le livre

«Ça donne de belles idées pour sortir des sentiers battus.»

Marie-France Bazzo, Radio-Canada

Flammarion Québec

Margaret Mazzantini  
Écoute-moi  
Robert Laffont PAVILLONS

Un homme et les femmes de sa vie... Une confession brûlante, une mise à nu bouleversante où affleurent toutes les nuances, toutes les ambivalences de l'amour et du désir.

Robert Laffont

Lire pour faire durer l'instant

L'instant même NOUVELLES ROMANS ESSAIS

France Ducasse  
LA MORT NE TUE PERSONNE  
L'instant même  
Nouvelles  
162 pages, 17,95 \$

SABICA SENEZ  
NULLE PART AILLEURS  
L'instant même  
Roman  
120 pages, 16,95 \$

## LECTURE D'ÉTÉ

ENTREVUE

Michael Connelly  
au cœur des ténèbres

MARIE LABRECQUE

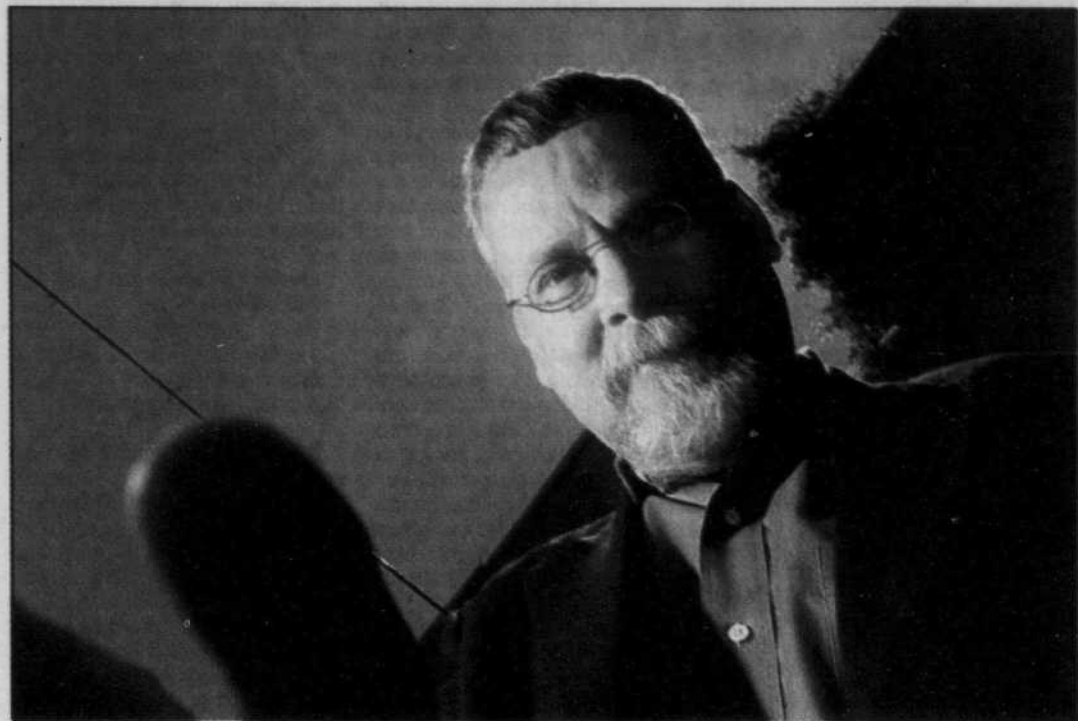
Montréal accueillait brièvement cette semaine l'une des vedettes du roman policier américain. Le temps d'une séance de signatures et d'un dîner de presse, Michael Connelly est venu parler de son nouveau livre, *Los Angeles River*.

Michael Connelly est surtout associé à une ville, Los Angeles, et à un personnage fétiche, dont il explore avec maestria les noirs dessous. Répondant au nom improbable de Hieronymus Bosch, ce héros complexe est un *outsider* en lutte contre le système, qui comme son homonyme peintre se débat avec ses démons. «*Nietzsche avertit que, quand on regarde l'abîme, l'abîme regarde en soi*», cite cet homme réservé lors d'une rencontre de presse. *Je pense que c'est une façon de résumer ce que j'écris. Le travail de Harry l'entraîne dans les ténèbres. C'est impossible d'empêcher cette noirceur de pénétrer en lui.*

*Los Angeles River*, la version française (1) de *The Narrows* publiée simultanément, réunit presque toute la famille fictionnelle de Michael Connelly. Trois ans après *L'Oiseau des ténèbres* qui les avait mis en présence, Harry Bosch enquête sur la mort de Terry McCaleb (le héros de *Créance de sang*). Les indices lancent le détective dans un jeu de pistes imaginé par un tueur en série longtemps disparu: Backus, l'ancien du FBI dit le «Poète».

Michael Connelly avait pourtant juré qu'il ne donnerait pas de suite au *Poète*, l'excellent roman qui l'a mis sur la carte en 1996. À l'époque, l'auteur relevait de douze ans de journalisme aux affaires criminelles, pour le *LA Times*, et il avait résolu d'écrire un livre où, comme souvent dans la vie, le meurtrier s'en sortait... Depuis, la paternité a changé sa vision. «*Je suis moins cynique, avec plus d'espoir.*»

Les événements qui secouent son pays depuis 2001 l'ont aussi poussé à reconsidérer sa décision de laisser ce vilain plus grand que



«Je n'aurais peut-être pas écrit *The Narrows* (*Los Angeles River*) sans le 11 septembre», fait remarquer Michael Connelly en entrevue.

nature — qui «*a fait de l'ombre à mon œuvre*» — en liberté dans son monde imaginaire. «*Je n'aurais peut-être pas écrit *The Narrows* sans le 11 septembre. Le monde entier vit dans l'incertitude. Mais il y a un lieu où tout est sûr, où je contrôle tout: mon univers fictif. J'en suis venu à vraiment tenir à mon monde inventé, je veux en prendre soin, faire les bons choix. J'avais fait une erreur, je pense, avec la fin du Poète, et j'ai décidé d'arranger ça.*»

## Un défi

Puisant tous ses personnages principaux dans les romans précédents de Connelly, *Los Angeles River* renonce à certains éléments de surprise, comme un coupable inconnu. Le défi de l'auteur fut donc de trouver d'autres moyens de susciter la tension. Comme

dans *Le Poète*, il alterne entre deux narrateurs, histoire de créer du rythme dans le récit.

L'une des forces de Michael Connelly, c'est l'aspect réaliste de ses enquêtes. Ironiquement, il a un meilleur accès aux sources policières depuis qu'il a troqué la plume de reporter pour celle d'auteur. «*Parce que je ne suis pas une menace. Aussi, ils ont lu mes livres et savent que j'essaie d'être exact. Je ne brosse pas un merveilleux portrait de la bureaucratie de la police de Los Angeles [LAPD], mais je dépens un détective qui essaie de faire un bon travail. Dans la réalité, Bosch ne pourrait probablement pas tenir longtemps au LAPD. Je pense que les policiers se disent qu'ils aimeraient être comme Harry, mais que les règlements ne le leur permettent pas.*» Même le nouveau chef de police du LAPD

est un fan...

Ces dernières années, Michael Connelly a fait vivre bien des bouleversements à Harry, pour le «garder vivant»: démission de la police, découverte de sa paternité... La réalité nourrissant la fiction, les récentes réformes au LAPD facilitent sa réintégration dans le département, qui surviendra dans le prochain roman. À 54 ans, ce personnage qui vieillit en temps réel approche de la retraite mais a heureusement encore quelques années de service dans le corps. Profitons-en.

## LOS ANGELES RIVER

Michael Connelly  
Traduit de l'anglais  
par Robert Pépin  
Seuil Policiers  
Paris, 2004, 368 pages

LITTÉRATURE DE VOYAGE

Le Japon  
de Nicolas BouvierCHRISTIAN  
DESMEULES

Rares sont les amateurs de récits de voyage qui aujourd'hui ne connaissent pas Nicolas Bouvier. Né en 1929 près de Genève, en Suisse, cet écrivain-voyageur compte sans conteste parmi les auteurs essentiels du XX<sup>e</sup> siècle. *Le Vide et le Plein* (titre donné par l'éditeur à ces carnets japonais inédits) est une plongée dans «l'espace courbe» de la psychologie japonaise, en compagnie d'un guide inestimable, véritable poète de la bourlingue et des profondeurs humaines.

En 1956, après un voyage de cinq ans qui l'a mené, en compagnie de Thierry Vernet, de Genève à la Yougoslavie jusqu'à Ceylan, en passant par l'Afghanistan — un périple relaté dans *L'Usage du monde*, véritable «livre des merveilles» de la littérature voyageuse —, Nicolas Bouvier s'échoue au Japon. Quelques années plus tard, en 1964, à l'occasion d'une commande d'éditeur pour un livre consacré au Japon, il choisit d'y retourner avec femme et enfant pour s'installer durant quelque temps à Kyoto — ville impériale «austère, élégante et spectrale».

Objectif? Ouvrir «l'œil du voyageur», regarder et voir ce qu'on ne lui montre pas. Trouver systématiquement la «chose agréable» (Sei Shônagon) et s'y accrocher. Ne pas couler. Pour survivre là-bas, Bouvier réussit tant bien que mal à placer des articles et des photographies dans des magazines qui paient peu, est mannequin et figurant pour des publicités. Surtout, il arrête son regard et prend des notes, «fragments d'éternité dévinés dans l'éclair d'un instant», fait remarquer avec justesse Grégory Le Roy, à qui l'on doit l'édition indispensable de ces carnets inédits.

Ces *Carnets du Japon* datent pour l'essentiel de son long séjour de 1964-65, outre quelques souvenirs du premier séjour de 1956 et d'un voyage fait au moment de l'Exposition universelle d'Osaka en 1970. Mais que le lecteur se rassure tout de suite... L'écrivain helvète,

méticuleux à l'extrême, avait déjà retravaillé et corrigé ces carnets, dont on a retrouvé après sa mort deux états tapés à la machine. La publication d'inédits aussi achevés de Nicolas Bouvier constitue un petit événement.

«*Celui qui ici n'accepte pas de faire l'apprentissage du moins est certain de perdre son temps*», écrit-il dans ces carnets. Car le voyage, c'est souvent et parfois surtout l'attente. Aussi bien que fatigue, exaltation, solitude, ennui. Entre un rien d'amertume et la torpeur intellectuelle qui s'abat épisodiquement sur lui, Nicolas Bouvier s'adonne à de pertinentes et sensibles réflexions sur la littérature japonaise — Osamu Dazai, Tanizaki, Inoue —, sur l'éternelle et ambiguë situation de l'étranger au Japon, des échappées d'ethnographie poétique. Et bien entendu quelques considérations à la fois générales et terriblement personnelles sur le voyage: «*Le voyage ne vous apprendra rien si vous ne lui laissez pas aussi le droit de vous détruire. C'est une règle vieille comme le monde. Un voyage est comme un naufrage, et ceux dont le bateau n'a pas coulé ne sauront jamais rien de la mer. Le reste c'est du patinage ou du tourisme.*»

Ces fragments représentent en quelque sorte le volet intimiste de sa *Chronique japonaise* (Payot, 1989), ouvrage de commande plutôt impersonnel et historique — dans sa facture d'origine — qui est à la source de son plus long séjour au pays du soleil levant. Et c'est aussi dès lors, d'une certaine façon, la «vie dans les plis» du livre. Incontournable à la fois pour les amoureux du Japon, pour les «abonnés» de Nicolas Bouvier ou pour les amateurs de véritable littérature de voyage.

## LE VIDE ET LE PLEIN

CARNETS DU JAPON  
1964-1970  
Nicolas Bouvier  
Hoëbeke,  
coll. «Étonnants voyageurs»  
Paris, 2004, 190 pages

DE GRANDS TEXTES À PRIX MODIQUES  
pour accompagner votre été

Pierre Billon  
L'Enfant  
du cinquième Nord

Roman - BC 147 - 260 pages - 14,95 \$

**Pierre BILLON**  
L'Enfant  
du cinquième Nord

«Le récit est d'une qualité  
et d'une originalité peu  
courantes.»

André Wurmser, *L'Humanité*



Pierre Billon  
L'Ogre de Barbarie

Roman - BC 149 - 208 pages - 13,95 \$

**Pierre BILLON**  
L'Ogre de Barbarie

«Un livre à lire, à relire,  
à aimer.»

Jaqueline Barde, *Elle*



Ying Chen  
Immobilier

Roman - BC 162 - 138 pages - 12,95 \$

**Ying CHEN**  
Immobilier

«C'est une œuvre qui en  
appelle d'autres qui seront  
sans doute des chefs-d'œuvre.»

Robert Lévesque  
*Radio-Canada*



Marie Laberge  
La Cérémonie des anges

Roman - BC 153 - 344 pages - 14,95 \$

**Marie LABERGE**  
La Cérémonie  
des anges

«Roman réaliste, tout  
empreint d'émotions  
et de poésie.»

Aurélien Boivin  
*Québec français*



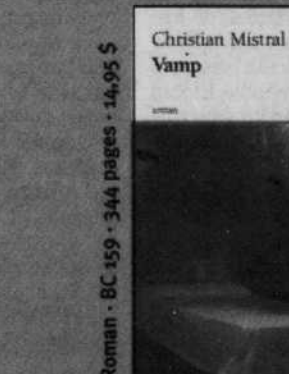
Monique LaRue  
La Gloire de Cassiodore

Roman - BC 158 - 304 pages - 15,95 \$

**Monique LARUE**  
La Gloire  
de Cassiodore

«Un regard pénétrant sur  
le monde de l'éducation.»

Réginald Martel  
*La Presse*



Christian Mistral  
Vamp

Roman - BC 159 - 344 pages - 14,95 \$

**Louis LEFEBVRE**  
Le Collier  
d'Hurricane

«Une œuvre de belle densité,  
[...] qui éblouit, certes, mais  
qui dérange tout autant.»

Réginald Martel, *La Presse*



Christian Mistral  
Vautour

Roman - BC 160 - 160 pages - 8,95 \$

**Hélène MONETTE**  
Unless

«Sans concession, ses  
mots frappent, lacèrent,  
heurtent [...] ou au  
contraire attendrissent.»

Natacha Thiéry,  
*Magazine littéraire*



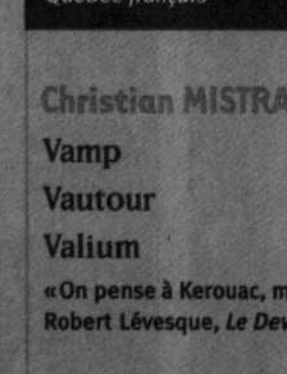
Christian Mistral  
Valium

Roman - BC 161 - 384 pages - 15,95 \$

**Monique PROULX**  
Le cœur est un muscle  
involontaire

«Un livre époustouffant,  
peuplé de personnages  
haut en couleur.»

Stanley Péan, *La Presse*



Mauricio Segura  
Côte-des-Nègres

Roman - BC 152 - 304 pages - 13,95 \$

**Mauricio SEGURA**  
Côte-des-Nègres

«Une intrigue bien  
menée, un style coulant  
et des personnages  
plus que crédibles.»

Raymond Bertin, *Voir*

## CHRISTIAN MISTRAL

Vamp  
Vautour  
Valium

«On pense à Kerouac, mais un jour on pensera à Mistral.»

Robert Lévesque, *Le Devoir*

**BOREAL**  
**COMPACT**

www.editionsboreal.qc.ca

## LECTURE D'ÉTÉ

JOYCE *Prodigieuse explosion nucléaire qui nous oblige à ré-apprendre à lire*

SUITE DE LA PAGE F 1

Mam à y monter puis, m'installant au volant, je fais vrombir le puissant moteur, satisfait que ça soit aussi bruyant — je n'aurai pas à ouvrir la bouche et Mam non plus. [...] J'ai arrêté devant la maison la vieille Cadillac. Je viens pour en descendre, mais Mam me met la main sur le bras. Elle dit :

— Ne va pas chercher ma valise.  
— Ton autobus part dans quinze minutes.

— J'ai décidé que je ne le prenais pas. Je reste à Trois-Pistoles.

Une volée de corneilles passe au-dessus de la maison. Comme dans de la ouate ça disparaît — et moi assis sur la banquette, à côté de ma mère, sidéré à cause de ce qu'elle vient de dire, appréhensif. Je dis :

— Tu veux t'établir par ici ?

— Pas par ici. Chez toi. Dans ta maison où je ne suis jamais entrée.

— T'as peur des chiens et des chats, de l'obscurité, des orages et du tonnerre. Ma maison n'est pas faite pour toi.

— Laisse-moi d'abord en passer le seuil. Je te dirai ce que je sens après.

Je voudrais monter seul les

marches de l'escalier, traverser seul la longue galerie et entrer seul chez moi. Sur la grande table de pommier sont empilés tous les livres de James Joyce et sur James Joyce que j'ai lus et relus — verts comme les trèfles à quatre feuilles, verts comme la verte Erin, verts comme l'encre dont se servait Joyce lorsqu'il autographiait *Ulysse* et *Finnegans Wake*, signatures de l'exilé, du plus grand écrivain du vingtième siècle, de la plus haute autorité, celle qui envoyait se coucher le langage anglais comme nul ne l'a fait avant lui et comme nul ne le fit depuis. Si exclusif c'est puisque, depuis bientôt quarante ans, j'y suis enfoncé — dans de la flanelle chatouillante ainsi que de la plume d'eider, et s'y rouler pour ainsi dire à demeure, tantôt du côté de *Gens de Dublin* et tantôt du côté de *Stephen le héros*, et tantôt encore du côté de *Dedalus* dont le génial incipit fonde la vie et l'œuvre de Joyce :

« Il y avait une fois, dans le bon vieux temps, une vache (meuh!) qui descendait le long de la route, et cette vache qui descendait le long de la route rencontra un mignon petit garçon qu'on appelait Tout-Ti-Bébé. »

Tout-Ti-Bébé est né le 2 février 1882 à Rathgar, en banlieue de Dublin, un faubourg aux maisons coquettes; par devant et par derrière, de grands arbres et des pelouses bien entretenues; en dedans, une mère au très long nez, à la bouche grande mais presque sans lèvres, aux cheveux courts et boudinés, de corps osseux avec juste ce qu'il faut de peau pour le recouvrir, tandis que le père, cheuveux et grosses moustaches rebelles, a le menton carré et l'œil paillard; né pour boire beaucoup, né pour dépenser, né pour aimer les courses de chevaux, l'opéra et l'anarchie, né pour faire des enfants entre deux cuites, mais peu doué pour savoir en prendre soin — comme l'impérissable truie irlandaise dévoreuse de ses rejetons.

Je regarde les photos d'enfance de Joyce, Mam à mon côté. Ça ne lui dit pas grand-chose cette famille irlandaise dont elle n'a jamais entendu parler, et c'est pareil pour Dublin et la Liffey, Parnell et O'Connell, saint Brendan et le Sinn Féin, Cuchulain et le Grand Chaudron celte. Tant de livres lui font peur, même celui de Kells — la religion chrétienne racontée par des images comme il y en a tant pourtant dans les annales de prières auxquelles Mam reste obstinément abonnée bien que soit devenue obsolète le recours à la bonne sainte Anne, à saint Joseph ou à saint François. Je lui montre une page du Livre de Kells, celle de la Nativité: des poissons, des oiseaux, des taches de couleurs se répandant les unes aux autres dans des dizaines de motifs qui paraissent se multiplier à l'infini, entrelacés et si miniaturisés qu'on croirait regarder une micropuce de silicium gravée de millions de signes. Je dis :

— Vois comme tout paraît se répéter bien que rien ne soit jamais pareil, chacun des motifs ayant son originalité et sa différence. On ne peut pas comprendre *Finnegans Wake* sans Le Livre de Kells.

— De quoi tu parles ?

— Du plus grand des écrivains, d'un Irlandais nommé James Joyce que l'infaisabilité de son pays désolait au point qu'il en est parti à vingt ans et n'y est plus revenu, même pour y mourir. Un exilé dans la nuit européenne, alcoolique, et qui devint aveugle, mort à Zurich le 13 janvier 1941, emporté par un ulcère au duodénum.

**Le plus grand des écrivains, un Irlandais nommé James Joyce que l'infaisabilité de son pays désolait au point qu'il en est parti à vingt ans et n'y est plus revenu**

Mam a fait le tour de la table, jeté de ci de là un coup d'œil, puis elle a haussé les épaules comme elle fait toujours quand elle ne trouve pas son fond de penouil dans ce qui se vit. Je dis :

— Tu te souviens de Thomas Moore ?

— Qui ça, Thomas Moore ?

— L'un des pensionnaires chez grand-père Antoine quand j'étais enfant. Il habitait la chambre mansardée et passait le temps à faire des casse-tête. Quand c'était terminé, il collait les morceaux sur du carton, puis braquait le puzzle sur un mur. Il y en avait partout dans sa chambre, même au plafond et sur son grand coffre de matelot.

— Tas toujours été doué pour te rappeler la naïserie. Tas fait que ça dans la vie et t'auras bientôt soixante ans. À quoi ça rime ?

Je hausse les épaules à mon tour. Voilà bien tout ce qui m'a séparé de Mam depuis que je suis au monde — ce parti pris du non-souvenir, à moins que Dieu, ses saints et ses anges n'y prennent toute la place ainsi que c'était le cas pour la mère de Joyce: un monde de litanies, à psalmodier tous les soirs après la récitation du chapelet en famille (« Nous sommes des orang-outangs! », disait mon frère Jos).

l'utopie de la prière pour rendre acceptable la misère sociale — tandis que Thomas Moore, émigrant irlandais, échoué dans le Bas-du-Fleuve, contremaitre sur les chantiers de la Price Brothers, faiseur d'interminables casse-tête et porté sur la bouteille, ne cessait de chanter *Let Erin Remember the Days of Old, The Girl I Left Behind*

*Me, Oh! Blame not the Bard, She Is Far From the Land et Little Mary Cassidy* — des chants folkloriques qu'il puisait dans un grand livre évidemment à couverture verte, et qu'il prétendait avoir écrits lui-même avant son exil au Canada. Le fait est qu'il portait le même nom que le grand poète irlandais (et comme nous ignorions tous qu'il avait existé, quel mal le contremaitre Moore faisait-il en usurpant une identité qui n'était pas la sienne?)

Quoi qu'il en soit, je dois à Thomas Moore la fascination que j'ai toujours eue pour le monde gaélique, les sagas irlandaises, Dublin, la Liffey et James Joyce :

*Oh swan of slenderness,  
Dove of tenderness,  
Jewell of joys, arise!  
The little red lark,  
Like a soaring sparrow  
Of song, to his sunburst flies.*

Il y a plein de ce genre de chansons-là dans les livres de Joyce, mais pas toujours reconnaissables comme telles, puisque souvent elles sont trafiquées — le langage est une onde vibratoire auquel l'opéra donne tout son sens, d'où l'obsession de tous les Joyce pour le chant: le père aurait voulu faire carrière comme chanteur et le fils aussi. *Ulysse* est construit comme un méga-opéra romantique et *Finnegans Wake* comme un opéra bouffe mené par un chef d'orchestre saoul et aveugle essayant de rendre sonores les couleurs floues qui lui viennent dans l'œil — et bien plus que les théories sur l'histoire de Vico, c'est l'étonnant livre sur le langage qu'il a écrit dont Joyce se sert abondamment dans ses ouvrages: au commencement, il y eut le Tonnerre et les hommes en avaient tellement peur qu'ils le nommèrent Dieu et en firent le Verbe; tous les mots qui vinrent ensuite ne furent inventés que pour conforter celui-là — je parle, donc je tonne; j'écris, donc j'éclaircie; je parle et j'écris, ce qui me fait peur et fait peur.

Tandis qu'ainsi je pigrasse dans les livres empilés sur la table de pommier, Mam s'est assise dans la berçante près du gros poêle à bois, mes sept chiens couchés à ses pieds. Je fais semblant de ne pas la voir et elle fait semblant de ne pas se rendre compte que je ne veux pas la voir. Ma mère dont je ne sais rien, qui ne serait pas là si mon père n'était pas mort, que pourrais-je bien en faire maintenant qu'étalés devant moi les livres de Joyce et sur Joyce, rassemblés depuis bientôt quarante ans, me sollicitent et me sollicitent tant que j'ai cessé toutes affaires professionnelles et domestiques pour m'y mettre enfin? J'ai peur que ma mère me le demande et je lis l'incipit d'*Ulysse* pour conjurer le mauvais sort :

« *Majestueux et dodu, Buck Mulligan parut en haut des marches, porteur d'un bol mousseux sur lequel reposaient en croix rasoir et glace à main. L'air suave du matin gonflait doucement derrière lui sa robe de chambre jaune, sans ceinture. Il leva le bol et psalmodia: — Introibo ad altare Dei.* »

Voilà comment commence le plus totalisant ouvrage en prose jamais écrit par main droite d'homme. Quinze années que ça lui a pris à Joyce pour en venir à bout, et dix-sept encore pour faire venir *Finnegans Wake* — monde inquiétant de l'homme fissible (comme on sait que l'atome l'est, lui qu'on a longtemps considéré comme la plus petite entité indivisible de l'Univers, électrons, neutrons et protons comme la forme même du Dieu chrétien, et pourtant grouillant de leptons et de quarks, ainsi nommés en l'honneur de Joyce qui a inventé le mot dans *Finnegans Wake*) — théorie de la relativité restreinte pour Leopold Bloom et théorie de la relativité générale pour H. C. E., l'Earwicker, cabaretier à Chapelizod, monde des gémettes qui se dédoublent à l'infini tandis que de chaque bord de la Liffey, deux lavandières, pour mal s'entendre, recomposent en le décomposant l'Univers entier; prodigieuse explosion nucléaire qui nous oblige à ré-apprendre à lire.

## REJOYCE

SUITE DE LA PAGE F 1

Au bord de mer, dans de jolies banlieues, il suivit plus ou moins les siens, loin des créanciers. Si personne ne voulait éditer son *Portrait de l'artiste*, il écrivait déjà *Gens de Dublin*. A Sandycove, où il habita la tour Martello, un fort militaire entre les vagues et une verdure digne du vrai Sud, un petit musée jalonne ses dernières marques avant l'exil.

Ce jour-là, Jas A. Joyce rencontrait Nora. Nora Barnacle, fille de Galway, servait au Finn's Hotel, près de la Bibliothèque nationale où, après y avoir refait l'Irlande, Joyce situerait l'un de ses épisodes décapants. Barnacle, ou bernicle, nom d'un coquillage à ventouse, se traduit librement par « crampon ». John Joyce, le père, chômeur depuis 1891 et ruiné, alcoolique qui n'en ratait pas une, ne s'était pas privé de faire la blague. Nora suivrait Jim jusqu'au bout. D'abord, en octobre 1904, ils embarquaient pour Zurich et Trieste, via Paris; trois villes socles pour *Ulysse* et les livres subséquents. Ensuite, Nora fournirait un fascinant matériau d'écriture. Elle qui n'en lut pas une ligne.

Joyce, « joyeux » par son nom, n'avait qu'une idée en tête: Dublin. En lisant son livre, disait-il, on pourrait reconstituer la ville si elle disparaissait soudain. Il l'avait pourtant quittée en colère. Bloom ne se vantait-il pas d'être natif d'*Irrelands*? Contre la nation incertaine, Joyce avait choisi la voie européenne. S'identifiant à l'errance d'*Ulysse*, il composa, en dix-huit chants, son épopée urbaine de dix-huit miles en un jour, qui fut publiée en 1922 par Sylvia Bleach à Paris.

## Réjouissances

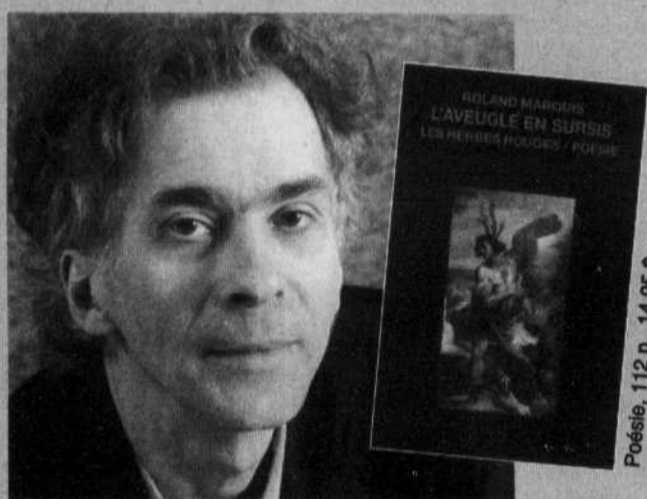
L'ère « joycéenne » s'est muée en fête villageoise autour de l'enfant prodige. Le Bloomsday 2004, prévu pour s'étirer en expositions, concerts, pièces de théâtre et colloques, durant l'été, à Dublin mais aussi Paris, à Trieste, à Caen et ailleurs, s'accorde avec l'esprit de célébration qui couronne le dernier chapitre, dans le fameux monologue de Molly: « [...] d'abord je l'ai entouré de mes bras oui et je l'ai attiré tout contre moi comme ça il pouvait sentir tous mes seins mon odeur oui et son cœur battait comme un fou et oui j'ai dit oui je veux Oui. »

Ainsi s'achève la phrase de 50 pages non ponctuées, après plus de 900 autres. Du moins dans la nouvelle traduction polyphonique que Jacques Aubert vient de publier chez Gallimard.

À la Bibliothèque nationale de Dublin, on présente les 14 nouveaux manuscrits, acquis en 2002. On connaissait 21 manuscrits d'*Ulysse*; le dernier a 800 feuillets. La rédaction constituée à elle seule une odyssée: ses strates d'écriture en couleurs successives, au fil des recopiations, ont suivi maturation et discussions, avant les corrections sur dactylographies et épreuves — il a gonflé *Ulysse* d'un tiers chez l'éditeur...

Le roman de 1922 demeure aussi allégre, délirant, gigantesque, grotesque parfois, quoique truffé de misères: pauvreté, alcoolisme, errance, ignorance, aliénation et lieux communs. « *Un jongleur* », dit sa compatriote Edna O'Brien. Avec quelles langues Joyce nous rejoints! Sa polyphonie en forme de fugue, ses bruits de la vie et ses mélodies, ses airs d'opérette et de music-hall, ses ballades irlandaises, il les a si bien insérés que Bloomsday en offrait un bouquet dans la chapelle de Belvedere College.

La fête dubloise s'est terminée par un défilé populaire, The Parable of the Plums, trois parades convergentes sur l'avenue O'Connell. Artistes de rue, comédiens, musiciens et Dublois, au milieu des marionnettes géantes et des fumigènes, tous ont formé un cortège carnavalesque, qui s'ajoute aux manifestations artistiques que l'œuvre laboratoire et farcesque de Joyce continue d'inspirer.

ROLAND MARQUIS  
L'Aveugle en sursis

Poésie, 112 p., 14,95 \$

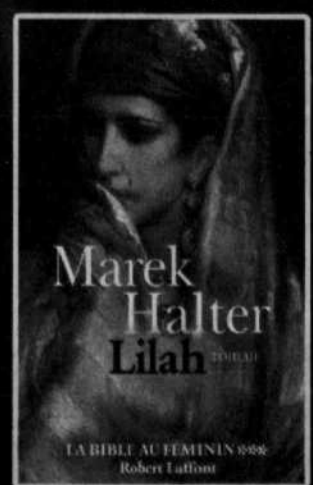
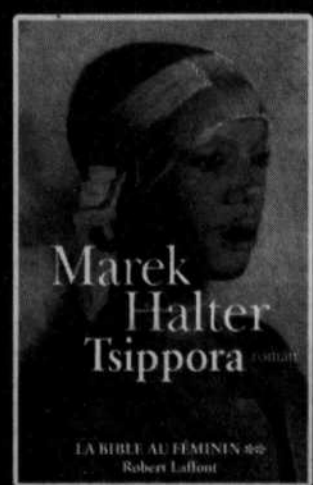
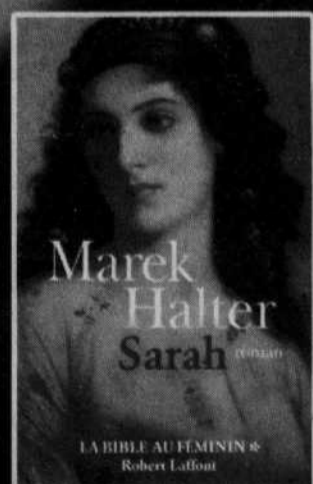
« Voir est votre obscurité et votre tâtonnement; et vos prunelles, un voile de part et d'autre duquel je m'avance à ma rencontre. »

LES HERBES ROUGES / POÉSIE

LE 3<sup>e</sup> VOLET DU CYCLE DE  
QUMRANELIETTE  
ABÉCASSIS  
LA DERNIÈRE  
TRIBU

Il est mort  
il y a 2000 ans.  
(Mais ce n'est pas  
celui que vous croyez.)

Albin Michel



Une trilogie qui met en lumière  
l'extraordinaire modernité  
des femmes de la Bible

Robert Laffont

## Flammarion



Guy Gougeon

M. Jean-Michel Sivry, président des éditions Flammarion Itée, a le plaisir d'annoncer la nomination de M. Guy Gougeon au poste de vice-président, responsable de la diffusion.

Monsieur Guy Gougeon est titulaire d'un baccalauréat multidisciplinaire en histoire et en communication de l'Université de Montréal et d'un certificat en administration de l'Université du Québec. Ouvrant dans le milieu du livre depuis 1983, il a occupé des postes de cadre au niveau commercial chez Granger Frères, Québec-Livres et aux éditions CEC. Depuis juin 2001, il occupe le poste de directeur commercial aux éditions Flammarion et il siège au conseil d'administration de la Socadis, une entreprise de distribution du livre, filiale des éditions Flammarion Itée.

## LECTURE D'ÉTÉ

## Les histoires de Marcel Tessier

**M**arcel Tessier n'est pas un historien scientifique. Il n'est même pas un historien rigoureux. Souvent, ses références ne sont pas à jour et il passe du coq à l'âne avec une désinvolture assumée. Pourtant, son œuvre, qui relève de la vulgarisation, mérite notre considération. L'homme, en effet, aime l'histoire du Québec, il la connaît et il est animé par un fougueux désir de la transmettre, des qualités qui ne sont pas si fréquentes chez ses collègues patentés. Il y a quatre ans, j'avais réservé un accueil favorable au tome 1 de ses *Chroniques d'histoire* en précisant que cette approche populaire de l'histoire jouait un rôle irremplaçable mais insuffisant. Il n'en ira pas autrement cette fois-ci avec la parution du tome 2 de ce sympathique projet.

«*Mon but, en me remettant à la tâche, écrit celui qui a enseigné l'histoire au collège Notre-Dame pendant plusieurs années, est celui du vieux professeur que je suis: transmettre à mes lecteurs la*

*connaissance de leur histoire, la faire aimer passionnément pour que chacun la défende avec fierté.*» Pour ce faire, le communicateur ne s'interdira aucune stratégie. Maître de la narration historique épique, Tessier, pour faire mouche, mélange donc les données factuelles, les anecdotes, les légendes, les images et les opinions politiques dans un style à l'emporte-pièce qui retient l'attention. Raconteur d'histoires qui servent à illustrer l'histoire, ce nationaliste québécois convaincu veut instruire en divertissant mais, surtout, susciter chez ses lecteurs un goût du pays qui s'enracine dans un passé riche en modèles éducatifs et en leçons pour le présent.

L'explorateur Louis Jolliet, sous sa plume, s'impose comme «*un héros authentique que l'on devrait présenter aux jeunes Québécois à la recherche de modèles.*» Au sujet de Marguerite d'Youville, il écrit: «*Voilà l'œuvre d'une veuve d'ici, pauvre mais remplie d'amour pour autrui, de dévouement, de courage, de don de soi et d'humilité.*» Du

grand Papineau, il constate: «*Son éloquence extraordinaire, sa personnalité très forte et son sens de la politique en font un dieu chez ses compatriotes.*» Fasciné par les personnages au destin hors du commun, Tessier trace aussi des portraits bien sentis d'Isaac Jogues, «*le premier jésuite tué par les Iroquois*» qui lui ont fendu la tête, et de Jeanne Le Ber, cette jeune fille de famille riche qui choisit la réclusion et la mortification plutôt que les mondantités. Des héros, suggère-t-il sans cesse, d'authentiques héros nous ont précédés et nous ont permis d'être, encore aujourd'hui, ce que nous sommes: «*Si nous avons pu conserver notre langue et notre culture françaises, c'est parce que des hommes et des femmes avant nous se sont battus dans tous les domaines pour imposer à coups de pioche des transformations que la majorité canadienne-anglaise refusait d'accepter.*»

Dans cette aventure, le clergé a eu ses faiblesses et ses grandeurs, écrit Marcel Tessier. Après cette «*deuxième conquête*» que fut l'écrasement des Patriotes de 1837-38, il a contribué à transformer un peuple déterminé en quête de démocratie en un peuple

«*faiblard dans ses revendications, acceptant même la domination totale du conquérant et son assimilation à long terme.*» Pourtant, ajoute-t-il aussitôt, «*d'un autre côté, on peut se demander ce que seraient devenues la langue, la culture du peuple québécois sans le clergé.*» Ce beau souci de la nuance honore l'historien populaire.

Nuance ne veut toutefois pas dire, chez Tessier, neutralité ou mollesse. Hier comme aujourd'hui, les opportunistes et les rampants qui font des courbettes devant les conquérants et les dominateurs ne trouvent pas grâce aux yeux de ce souverainiste militant. Après 1760, constate-t-il, «*plusieurs notables et seigneurs donnent l'impression d'être à genoux devant les conquérants.* [...] Comme aujourd'hui, le prestige personnel et les relations payantes font oublier rapidement les combats pour la liberté.» Les grands bourgeois canadiens-français de l'époque pratiquent une anglomanie de complaisance? «*Cela n'a pas beaucoup changé*», remarque-t-il. Plus loin, traitant d'événements politiques récents, il se désole: «*Les Anglo-Canadiens considèrent encore les*

*Canadiens français comme des vaincus.*»

Ces partis pris, c'est inévitable, en réjouissant certains et en irritant d'autres, qui devront au moins reconnaître l'honnêteté du communicateur. Ce qui devrait toutefois faire l'unanimité, c'est sa verve et son brio narratif, qui s'impriment par des anecdotes et des images très parlantes. Quand il narre la rencontre entre Mercier sur son lit de mort et le conservateur Chapleau, son principal adversaire politique, Tessier subjugue. De même, l'image de Louis Fréchette qui s'écroule devant chez lui, tenant dans ses mains un bouquet de fleurs pour sa femme, est une magnifique réussite. Pure vérité? Puissante vérité du conteur, en tout cas, tout comme ces légendes qui mettent en scène la violée du rocher Percé, le prêtre-revenant de l'île Dupas et la possédée du démon de Notre-Dame-de-Bon-Secours.

Pleine de trous et d'interprétations fantaisistes, l'histoire du Québec selon Marcel Tessier ne saurait tenir lieu d'outil de référence rigoureux. Il faut plutôt la recevoir comme une tentative, parfaitement noble au demeurant, de faire de la connaissance de notre passé un objet de désir. Elle nous rappelle que, comme la vie, l'histoire — et c'est ce pourquoi elle fascine les hommes et les femmes — n'est pas faite que de faits mais aussi d'histoires.

[louiscornellier@parroinfo.net](mailto:louiscornellier@parroinfo.net)

MARCEL TESSIER  
RACONTE...

CHRONIQUES D'HISTOIRE,  
TOME II  
Marcel Tessier  
Éditions de l'Homme  
Montréal, 2004, 256 pages

## Sociologie de Cournot

MARCEL FOURNIER

Antoine-Augustin Cournot (1801-1877) est d'abord connu comme mathématicien et économiste: il a écrit les ouvrages *Les Principes mathématiques de la théorie des richesses* (1838), *Théorie des chances et des probabilités* (1843). Puis, lorsqu'il perd graduellement l'usage de la vue, il passe à la philosophie et publie plusieurs autres ouvrages: *Les Fondements de nos connaissances* (1851), *La Marche des idées et des événements dans les temps modernes* (1872), *Matérialisme, vitalisme, rationalisme* (1875). Une œuvre fort diversifiée, pour ne pas dire éclectique.

Cournot sociologue? L'objectif que se donne Robert Leroux, professeur de sociologie à l'Université d'Ottawa, est de montrer que Cournot soulève des questions qui intéressent, hier comme aujourd'hui, la sociologie: la place de la

biologie dans l'étude du social, le rôle de la psychologie, l'articulation de l'événement et de la nécessité dans l'évolution humaine, l'application de la statistique, la rationalisation des sociétés humaines et la place de la religion comme institution sociale. Compte tenu des débats qui divisent la sociologie contemporaine, on peut être tenté, au niveau d'une théorie de l'action, de faire de Cournot un précurseur soit de l'individualisme méthodologique, soit du holisme.

Qu'est-ce qu'une société? Une agrégation de consciences individuelles ou une réalité autonome, distincte de ses parties? Cournot reconnaît le rôle des individus, par exemple des grands hommes en histoire ou des génies en science, mais en même temps, il met en lumière les rapports de réciprocité entre ces individus et leurs milieux sociaux ou leurs époques.

Cournot ne s'est intéressé à la

«*question sociale*» qu'à la fin de sa vie, et il a fourni quelques réflexions originales sur les inégalités et la formation des classes sociales, ainsi que sur le destin des sociétés modernes; il a aussi proposé d'éventuelles réformes institutionnelles. Très critique à l'égard du socialisme (qui n'est selon lui qu'une utopie vouée à l'échec) et fort méfiant à l'égard de tout interventionnisme étatique, il apparaît comme un philosophe plutôt conservateur, défenseur du laisser-faire, du laissez-passer, et soucieux de «*ne pas entraver le cours naturel de l'histoire*». Cournot refuse pour sa part de tomber dans le pro-

phétisme et défend l'idée d'une science objective des sociétés. On comprend qu'il ait pu être oublié. Divisé en une vingtaine de courts chapitres portant sur autant de thèmes (question sociale, hasard, histoire, statistique, religion, éducation, etc.), l'ouvrage de Robert Leroux est une excellente introduction à l'œuvre de Cournot: il fournit une synthèse claire de son œuvre tout en la contextualisant.

COURNOT SOCIOLOGUE  
Robert Leroux  
Presses universitaires de France  
Paris, 2004, 193 pages

Faites provisions pour l'été

À l'achat de trois livres,  
Le Parchemin vous offre:

15% de rabais sur le premier livre\*

20% de rabais sur le deuxième livre\*

25% de rabais sur le troisième livre\*

Offre en vigueur jusqu'au 20 juin 2004  
Sur présentation de cette annonce validement

le Parchemin

Mezzanine métro Berri-UQAM, 505, rue Sainte-Catherine Est  
Tél.: 514-845-5243 [librairie@parchemin.ca](mailto:librairie@parchemin.ca)

Cet été lisez jeune  
AVEC TROIS

*Marina et Marina* de Ljubica Miličević  
72 pages, 10\$

*La dragonne qui avait perdu sa flamme*  
d'Alain Fortaich  
80 pages, 10\$

*Ô Pain d'Épices* de Christiane Chevrette  
30 pages, 10\$

*La comptine magique* de Geneviève Brière  
44 pages, 10\$

*Le lutin dans la pomme* d'Anne-Marie Sicotte  
80 pages, 10\$

Alconzo

JACQUES KEABLE  
LE DOSSIER NOIR  
DES COMMANDITES  
L'INDUSTRIE DE L'UNITÉ NATIONALE  
CONTRE LA DÉMOCRATIE QUÉBÉCOISE

JACQUES KEABLE

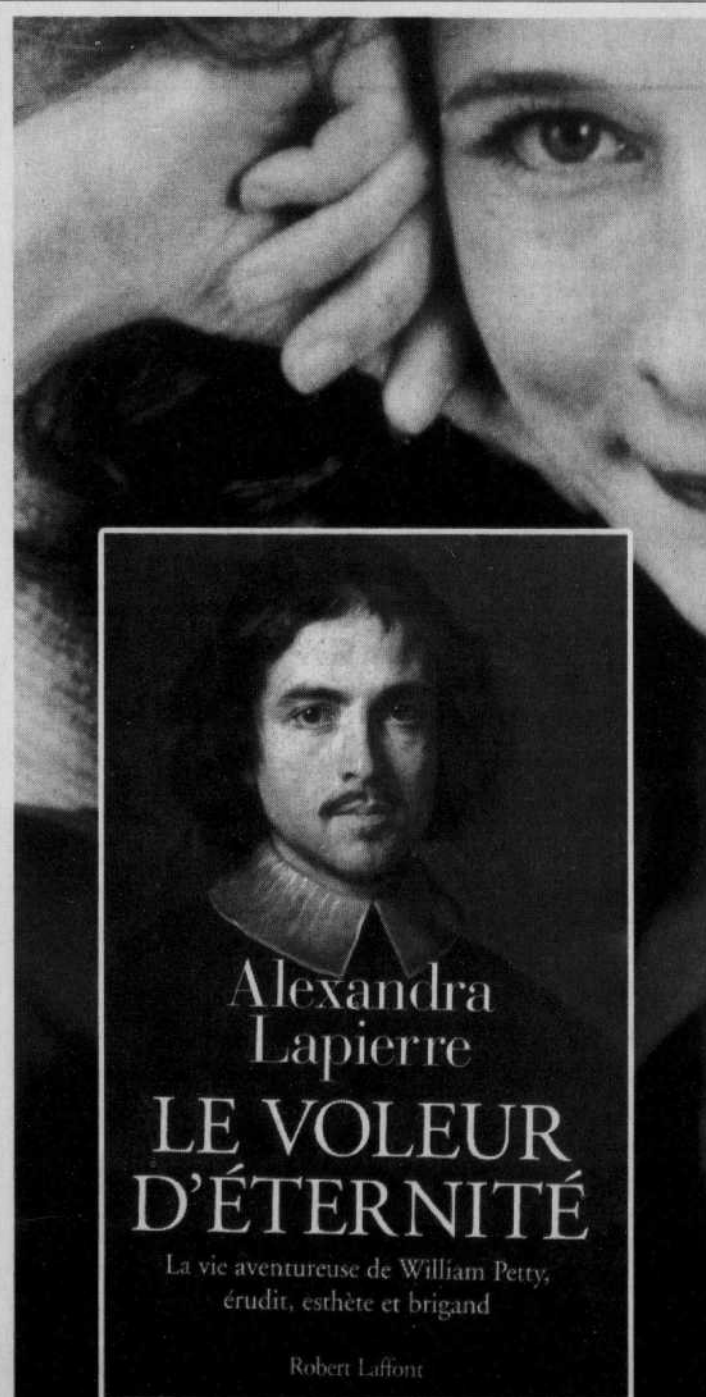
BEST-SELLER  
EN LIBRAIRIE,  
UN  
LIVRE-CHOC  
D'UNE  
BRÛLANTE  
ACTUALITÉ.

LE DOSSIER  
NOIR  
DES  
COMMANDITES

L'INDUSTRIE  
DE L'UNITÉ NATIONALE  
CONTRE LA DÉMOCRATIE  
QUÉBÉCOISE

LANCÔT  
ÉDITEUR

ACHETER UN LIVRE DE LANCÔT ÉDITEUR,  
C'EST ENCOURAGER LA CULTURE QUÉBÉCOISE



Alexandra  
Lapierre  
LE VOLEUR  
D'ÉTERNITÉ

La vie aventureuse de William Petty,  
érudit, esthète et brigand

Robert Laffont

«*Alexandra Lapierre est tombée amoureuse de son Voleur d'éternité. Sa passion est contagieuse... Elle nous offre un roman d'aventures qu'on ne peut pas lâcher.*»

Nathalie Vallez, ELLE

Robert Laffont

RIEN NE  
LUI RÉSISTE,  
ET SURTOUT PAS VOUS.

Shan  
Sa  
Impératrice

ROMAN ■ ALBIN MICHEL

Albin Michel

## LECTURE D'ÉTÉ

## Plume de nomade

En apprenant la découverte et la publication récente d'un inédit de Nicolas Bouvier, j'ai vite bondi chez mon libraire. Avez-vous reçu *Le Vide et le Plein*? Il l'a commandé. J'ai attendu, me surprenant plus tard à caresser la couverture de l'ouvrage en un élan de reconnaissance pour un auteur que je n'aurai jamais rencontré mais qui sait si bien me parler.

Il faut dire que ces *Carnets du Japon* tenus par l'écrivain-voyageur à Kyoto et à Tokyo en 1962 étaient présumés disparus, à part quelques extraits intégrés à ses *Chroniques japonaises*. Or les voici!

Soucieuse de bien choisir le lieu de mon tête-à-tête littéraire — pourquoi pas au jardin, entre les bégonias et l'ébène à Giguère, dans la brise et le pollen? —, j'avais hâte d'en déguster chaque page. Faut me comprendre. Nicolas Bouvier est un de mes écrivains fétiches. Et il a si peu publié. Un inédit de sa plume devient précieux.

«*Nous vivions alors dans un temple sévère et superbe que nous partageons avec un potier australien, quelques mille-pattes géants, une grande couleuvre centenaire et des araignées aux moeurs paisibles, mais qui sortaient tout droit de la science-fiction*», disait l'incipit.

Puis j'ai plongé avec délice dans ses phrases fluides, reconnaissant au passage ses métaphores, son regard tourné tantôt vers le dehors, tantôt vers le dedans.

Les coups de cœur, ça ne se raisonne pas. J'aime sa plume qui traque le mot juste avec inquiétude et éblouissement. J'aime son œil aiguë et narquois, son humour, sa neurasthénie, sa vulnérabilité qui s'expose et prend des coups. J'aime aussi son art de mêler connaissances et intuition des pays traversés.



Odile Tremblay

Plusieurs le considèrent, avec raison, comme le plus grand écrivain-voyageur de notre modernité. A moi, il semble aussi que le chroniqueur suisse, photographe et polyglotte, a plutôt sillonné le monde juste avant que notre modernité ne prenne le mors aux dents dans une uniformité galopante. Mort en 1998 à l'âge de 68 ans après avoir parcouru le monde au milieu du siècle, il a su en transmettre la couleur et le spleen à ses frères d'errance et de doutes. Moi, vous peut-être.

Pour apprécier sa prose, il faut sans doute aimer soi-même la route et recueillir au vol des impressions, des odeurs, des regards qui propagent un peu de l'âme d'un pays.

Le club des écrivains-voyageurs est une sorte de cénacle au circuit d'initiés. Les amateurs se réfèrent au nom de Bouvier et de ses prédécesseurs, tandis que le grand public ignore souvent leur existence. Hélas pour lui!

Tous les mordus de ces plumes nomades vous le diront: la littérature de voyage, celle des maîtres du

genre à tout le moins, peut vous envoyer en l'air mieux qu'un avion. Comme une sorte de chasse-galerie qui survole les dimensions. La plupart de ces récits sont des trajets dans le temps autant qu'à travers l'espace. Un temps d'avant le tourisme de masse, d'avant la mondialisation, d'avant nous-mêmes, en somme; d'autant plus propice à l'évasion pure qu'il s'est évanoui pour nous laisser pleine latitude de l'idéaliser.

A lire les pérégrinations au Tibet d'Alexandra David-Néel au début du XX<sup>e</sup> siècle, par exemple, ou, plus proches de nous, les chic errances planétaires de Paul Morand ou d'Alain Grandbois, on se laisse aspirer par leurs appels au large.

Souvent, les grands voyageurs — et parmi eux Rimbaud, qui troqua la poésie pour des périples en Abyssinie ou ailleurs — furent d'abord des enfants fugueurs et rêveurs. Cent fois, des lectures précoces et une imagination débordante leur auront fait faire le tour du globe avant qu'ils ne saisissent leur baluchon pour s'exiler.

«*A huit ans / je traçais avec l'ongle / de mon pouce / le cours du Yukon / dans le beurre / de ma tartine*», évoquait Nicolas Bouvier.

L'Usage du monde, carnets de deux ans de vagabondage au côté du peintre Thierry Vernet au milieu des années 50 à travers l'Asie mineure, demeure un chef-d'œuvre d'observation fine et de réflexions lumineuses. Le récit de cette traversée, tendre et drôle, de la Turquie, de l'Iran, de l'Irak et de l'Afghanistan touche à l'art poétique. Et comment sortir indemne de sa descente vertigineuse

au cœur des envoûtements de Ceylan évoqués dans *Le Poisson-Scorpion*? L'esprit de Bouvier s'y égarait entre hallucinations, solitude et coups de chaleur; alors, ce maître des mots entraîna le lecteur à travers son vertige, le prenant au piège, le terrassant à son tour.

Dans *Le Vide et le Plein*, par delà le Japon, dont il a tenté de saisir la nature toujours fuyante sans la résumer à ses mythes, Bouvier nous livre quelques précieux secrets de bourlingueur, qui reposent sur une ascèse:

«*Le voyage ne vous apprendra rien si vous ne lui laissez pas aussi le droit de vous détruire*, dit-il aux touristes douilletés. *C'est une règle vieille comme le monde. Un voyage est comme un naufrage, et ceux dont le bateau n'a pas coulé ne savent jamais rien de la mer. Le reste, c'est du patinage ou du tourisme.*»

A méditer aussi par ceux qui seront prisonniers de leur patelin tout l'été: «*Votre propre ville même, si vous l'étudiez avec la patience, la curiosité et la méthode que les meilleurs esprits mettent à l'étude d'une tribu sauvage, attendez-vous à des surprises. Le quotidien n'existe pas. L'ordinaire n'existe pas.*»

Nicolas Bouvier est né et est mort à Genève, loin des contrées exotiques tant parcourues. Ses premiers comme ses derniers voyages se seront déroulés dans son esprit. Tous les autres aussi en quelque sorte. Car c'est à travers son niveau de conscience qu'on a pu si bien vagabonder sur ses routes à lui.

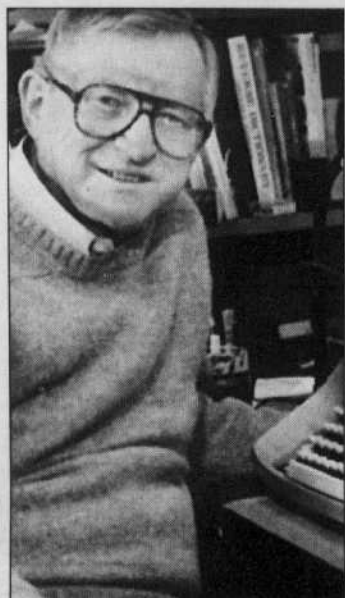
otremblay@ledevoir.com

## De la littérature jeunesse à l'usage des pères

CAROLE TREMBLAY

Robert Cormier est peut-être un excellent auteur de littérature jeunesse, mais c'est avant tout un grand écrivain. Mort en 2000, cet Américain d'origine canadienne-française nous a donné des romans forts et dérangeants, à des kilomètres de la mièvrerie et de la complaisance qu'on retrouve trop souvent dans les ouvrages destinés aux adolescents. En fait, on ne peut que déplorer que l'étiquette «jeunesse» prive les adultes d'un si grand plaisir de lecture. Le dernier ouvrage de Cormier, composé de neuf nouvelles qui tournent autour de la figure paternelle, fait une nouvelle fois la preuve que son talent mérite d'être mis autant entre les mains des pères que des fils.

*Huit + une*, c'est donc huit nouvelles mettant en scène des adolescents au sein de leur famille, plus une où on ne retrouve que les adultes. Écrits entre 1965 et 1975, ces neuf textes abordent le thème de la paternité, tantôt du point de vue du fils, tantôt de celui du père. Il y a le fils qui, après avoir aperçu une lueur de désir dans le regard de son géniteur, réalise que les adultes sont aussi des personnes de chair et de sang; il y a le père vieillissant, déchiré de voir sa fille quitter la maison. Il y a cet autre, divorcé, qui n'arrive pas à être à la hauteur de l'amour qu'il éprouve pour son enfant. Chacune des nouvelles est précédée d'un avant-propos, où l'auteur livre une part de lui-même, révélant ici l'anecdote familiale qui a fait germer l'idée de départ de son histoire, là la façon dont il a utilisé une émotion personnelle pour créer un texte de fiction.



CHRISTOPHER NAVIN / MEDIUM Robert Cormier

Ces brèves introductions sont autant de portes qui nous permettent d'entrer pour la première fois dans l'intimité de l'homme et dans l'atelier de l'artiste. Leçon de vie et leçon d'écriture, *Huit + une* témoigne, comme tous les autres ouvrages de Cormier, de l'immense sensibilité, de la finesse d'analyse et de la profonde compassion de l'auteur pour ses contemporains.

Pour dire la vérité, à côté de la littérature «jeunesse» de Cormier, de nombreux romans pour adultes paraissent bien fades.

HUIT + UNE

Robert Cormier  
Médium  
L'École des loisirs  
Paris, 2004, 236 pages

LITTÉRATURE JEUNESSE

## L'été des petits

GISÈLE DESROCHES

*Gros bedon*, de J.-P. Davidts, a beau être le dixième titre de la série du roi Léon, il aborde avec un plaisir manifeste et espère le thème de l'obésité, qui «roule» dans l'air ces temps-ci.

L'écriture est drôle, animée et truffée de références cocasses: de la diète sévère à la pilule miracle Viagros, en passant par les astuces de la pesée, le roi Léon, qui

souffre du syndrome V.P.S.O. (Voit Plus Ses Orteils) se doit de maigrir afin d'être autorisé à arbitrer le concours de gâteaux de la Grande Fête pâtissière, dans deux semaines. Un bon moment de lecture tant pour les lecteurs débutants que pour les paresseux!

GROS BEDON

Jean-Pierre Davidts  
Illustré par Claude Cloutier  
Boréal Maboul, 2004, 54 pages

CHRISTIAN DESMEULES

«*On est toujours un peu l'indigène d'un autre*», chantait avec un rien de désignation Sylvain Lelièvre. Après Maïgret chez les Pygmées et des siècles de littérature exotique, Fred Vargas, 46 ans, historienne et archéologue au CNRS français, spécialiste des ossements animaux du Moyen Âge occidental, situe son huitième polar au Québec. Stupeur et tremblements.

Au moyen de polars «métaphysiques», intelligents et sensibles avec leur nébuleuse de personnages «vivants», parfaitement incarnés, Fred Vargas a conquis depuis quelques années un public vaste et fidèle. Cette fois, à la faveur d'un meurtre commis avec ce qui ressemble à un trident, refait tout à coup surface une sombre histoire enfouie au cœur du passé de Jean-Baptiste Adamsberg, commissaire principal dans le XII<sup>e</sup> arrondissement parisien et héros récurrent de Fred Vargas. Une chasse secrète qu'il mène depuis une trentaine d'années, impliquant huit meurtres, huit affaires classées et huit «assassins» qui ont tous en commun de ne rien se rappeler de leur crime. Au nombre de ceux-là: le propre frère d'Adamsberg, qui a dû fuir et disparaître il y a longtemps. Jusqu'à ce que le destin d'Adamsberg bascule. Accusé lui-même d'un meurtre commis lors d'un séjour au Québec, il aura fort à faire pour prouver son innocence.

Un canevas classique de traque d'un meurtrier sans visage, étrange personnage de juge solitaire et démoniaque, sorte de «*Juif errant*» de la fourchette. Le Mal dans toute son abstraction désincarnée, un peu religieuse, un peu floue. Celui qui tue pour tuer, sans véritables motifs, sans idées. Un bon Vargas, sans doute, mais...

Incident idiomatique?

Les choses se corsent (en ce qui nous concerne) à l'occasion d'un stage sur l'ADN donné par la GRC à Hull (la «mission Québec»). Il faut voir l'équipe de choc du module spécialisé en «*empreintes génétiques*» qui les accueille à leur arrivée au Québec, tous affublés de prénoms savoureux et révolus: Aurèle, Berthe, Philibert, Alphonse, Ginette et Fernand. Une escouade de septuagénaires édentés? Et pas même un bon gros Jean-Guy avec un «pinch»? Pas même.

Extrait: «*Chacun de vous s'aman-*

POLICIER

## Vargas dans la fosse aux ours



Fred Vargas situe son dernier polar au Québec.

LOUISE OLIGNY / ÉDITIONS VIVIANE HAMY

chère avec l'un des membres de la Brigade de Paris, et on changera les paires tous les deux ou trois jours. Allez-y de tout cœur, mais menez-les tambour battant pour vous faire pêter les bretelles, ils ne sont pas infirmes des deux bras. [...] Formez-les au pas de grise pour commencer. Et faites pas de l'esprit de bottine s'ils ne vous comprennent pas ou s'ils parlent autrement que nous. Ils sont pas plus branleurs que vous autres sous prétexte qu'ils sont français.» Ce long extrait plutôt représentatif du livre afin de poser la question suivante: quelqu'un reconnaît-il quelque chose à ce charabia où Fred Vargas en «*beurre épais*»? C'est le Morvan qui rencontre «*la parure québécoise*» troisième édition. Fred Vargas avoue avoir dû amputer le manuscrit d'une centaine de pages, tant elle s'était laissée emporter par son enthousiasme pour les expressions de la «*Belle Province*».

Il n'est pas question d'en faire un incident diplomatique. Tout au plus un incident littéraire, dans lequel Fred Vargas, en écrivain français qui essaie de faire du Michel Tremblay, accumule fausses notes et contresens, se «pète le bec». Bien entendu, la presse française se tape sur les cuisses: «*Une langue drôle et chaleureuse*» (*Sud Ouest*); «*Piquants dialogues en québécois*» (*Libération*); «*Savoureuse utilisation du parler québécois*» (*Le Soir*). En outre, Fred Vargas fonce tête baissée dans les habitudes clichés «canadiens». Les grands espaces, le froid (les routes non asphaltées à 50 km de la capitale fédérale, «*attendu que le gel s'employait à faire exploser l'asphalte chaque hiver*»), les colifichets à rapporter aux copains qui vont de la «*bonne grosse veste d'intérieur en peau d'ours à carreaux*» aux «*botines en poil d'élan*». On y trouve même un personnage «*sympathique*» et nounours de photo-

graphe au *Devoir* prénommé Basile — ce qui est plus «québécois» que Jacques, il faut en convenir.

Le ridicule littéraire tue-t-il? Bien avant *Un automne au loft*, on savait déjà qu'il n'y avait aucun danger de ce côté. Mais soyons sérieux: seuls les indéfectibles d'Adamsberg de ce côté de l'Atlantique pourront passer outre aux irritants linguistiques de *Sous les vents de Neptune*. Le précédent roman noir de Fred Vargas, *Pars vite et reviens tard*, s'était vendu à plus de 300 000 exemplaires en France. Cette fois, à moins de s'accommoder de l'incontestable et imprévue drôlerie du roman, c'est Fred Vargas qui y perdra quelques plumes... A lire ou à fuir.

SOUS LES VENTS

DE NEPTUNE

Fred Vargas  
Éditions Viviane Hamy  
Paris, 2004, 443 pages

ON PEUT VIVRE PLUSIEURS VIES... EN LISANT!

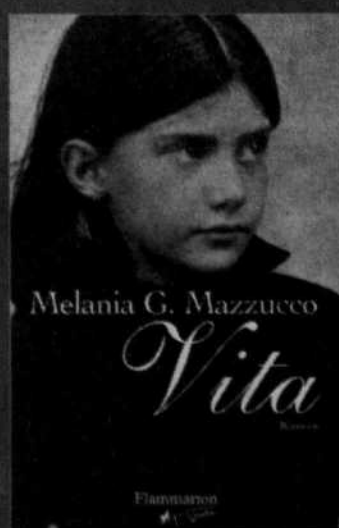


JE TUE

GIORGIO FALETTI

Déjà 800 000 victimes

«*Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.*»  
Danielle Laurin,  
Elle Québec



VITA

MELANIA G. MAZZUCCO

Un amour pour la vie

«*Vita nous fait voyager dans le temps, et à travers des lieux et des univers aussi fascinants qu'inquiétants.*»  
Stéphane Despatie, Voir

MARIE LAFLAMME

CHRISTINE BROUILLET

Nouvelle édition

Le tome I marque le début d'une formidable aventure qui conduira l'intrépide héroïne de Nantes en Nouvelle-France.

Flammarion  
Québec

